BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXXV.

JANVIER A JUIN 1866.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

—

1866



PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie,
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

naissait pas, Alfred de Musset voulut poursuivre la veine et travailler directement pour le théâtre, et, chose singulière, il échoua. *Louison*, sa seule pièce en vers, *On ne saurait penser à tout*, *Carmosine*, aux Français (1849-1850), *Bettine*, au Gymnase (1851), n'eurent qu'un succès d'estime, et il dut se redire son vers du troisième chant de *Namouna* :

Le théâtre, à coup sûr, n'était pas mon affaire.

A cette publicité de la scène Alfred de Musset dut sa notoriété, et peut-être son élection à l'Académie. Il y entra le 27 mai 1852, et prononça un éloge honnête de Dupaty, mais terne et ne répondant en rien à son caractère et à l'attente générale. En un seul endroit il parla de lui et chercha à excuser son passé par son présent : « Ici se pré-« sente pour moi une difficulté. On ne veut pas qu'ayant appartenu « à ce qu'on appelait l'école romantique, j'aie le droit d'aimer ce qui « est aimable, et l'on m'en fait une école opposée, décidant, par mes « premiers pas, d'une route que je n'ai pas suivie. Ce n'est pas que « je veuille faire une inutile palinodie, ni renier mes anciens maî-« tres, qui sont encore mes amis ; car je ne me suis jamais brouillé « qu'avec moi-même. Mais je proteste de toutes mes forces contre « ces condamnations inexorables, contre ces jugements formulés d'a-« vance, qui font expier à l'homme les fautes de l'enfant ; qui vous « défendent, au nom du passé, d'avoir jamais le sens commun, et « qui profitent des torts que vous n'avez plus pour vous punir de « ceux que vous n'avez pas. » — M. Nisard, qui lui répondit, fit un discours d'une bien plus haute portée. Au nom du goût et de la morale, mais sans pédantisme ni ton de sermonnaire, avec infiniment de grâce et d'esprit, il protesta contre les imitations byroniennes et les violations voulues des règles de notre poésie, et les honneurs de la séance ne restèrent pas au récipiendaire. A quelques mois de là, le 9 août 1852, Alfred de Musset prononçait quelques mots insignifiants, et encore à défaut d'un autre, lors de l'inauguration des statues de Casimir Delavigne et de Bernardin de Saint-Pierre, au Hâvre, et ce fut son seul acte académique : il n'aurait plus manqué qu'une chose, à savoir qu'il fût appelé à prononcer un discours sur les prix de vertu ! — Suivirent quatre ou cinq années de la plus lamentable agonie, et il mourut le 17 mai 1857. Quelles que soient les œuvres, est-ce qu'une telle vie, surtout finissant ainsi, ne porte pas avec elle son enseignement et sa moralité?

U. Maynard.

1. **DIX-HUIT ANS** *ches les sauvages. Voyages et missions de Mgr Henry* FARAUD, *évêque d'Annemour, vicaire apostolique de Mackensie, dans l'extrême nord de l'Amérique britannique, d'après les documents de Mgr l'évêque d'Annemour,* par M. FERNAND-MICHEL, membre de la Société éduenne, *avec la biographie et le portrait de Mgr Faraud.* — 1 volume in-8° de XVI-456 pages (1865), chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 7 fr. 50 c.

Remercions tout d'abord M. Fernand-Michel de nous avoir livré, dans leur touchante sincérité, ces récits d'une vie d'apôtre. Il s'est empressé de le dire au frontispice de sa publication : ce n'est pas lui qui prend la parole ; il la laisse à Mgr Faraud. Sentant qu'il ne pourrait que refroidir, en se mêlant à ses confidences, l'intérêt si puissant qui les anime, il ne s'est réservé que la tâche d'écrire en quelques pages la biographie émouvante du zélé missionnaire.

Cette biographie est précédée d'une préface vivement écrite, où respire une âme de feu. Les travaux de nos prêtres dans l'Amérique septentrionale y sont esquissés chaleureusement ; elle se termine par un fervent appel adressé à tous ceux qui ont reçu d'en haut le don du dévouement. De qui est-elle ? Nous avons cru reconnaître la main de Mgr Faraud lui-même, en lisant la phrase où il est dit : « Dans le « cours de ce livre,... *nous* avons félicité l'Angleterre, dont l'hono« rable Compagnie de la baie d'Hudson favorise les missionnaires ca« tholiques (p. XIII). »

Prédestiné à l'apostolat par la piété vigilante de sa mère, sœur de Henriette Faurye, au martyre de laquelle elle avait assisté en 93, Henry Faraud n'est que diacre quand il part en 1846 pour cette lointaine mission qui, du Labrador à l'île Vancouver, embrasse un rayon de plus de mille lieues. Arrivé à Saint-Boniface, il reçoit d'un prêtre canadien les premiers éléments de la langue des Sauteux, peuplade sauvage ; il est ensuite désigné par Mgr Provencher, évêque de Saint-Boniface, pour se rendre à l'île à la Crosse. Il traverse lacs et rivières, échappe sain et sauf à un naufrage, et entre enfin dans l'île. Il s'y livre courageusement à l'étude de la langue des Cris et de celle des Montagnais, hérissée de difficultés presque insurmontables. Bientôt il part pour Atthabaskaw, qui sera le théâtre de son zèle, ou plutôt de son immolation permanente. Généreusement accueilli d'abord par les agents de la Compagnie anglaise, il abandonne ce patronage pour se suffire à lui-même. Alors commencent des travaux gigantesques. Presque seul, il bâtit une maison, une petite chapelle, aus-

sitôt qu'il a reçu, par la conversion de quelques sauvages, les prémices de son apostolat. Dans quel sol ingrat il devait tracer un sillon avec la croix, pour y jeter la *bonne semence!* La polygamie, l'anthropophagie, l'abandon des enfants et des femmes aux bêtes sauvages du désert ou aux supplices de la faim, de cruelles vengeances, des mœurs bestiales, ravalaient au-dessous de la brute les Cris et les Montagnais. Et pourtant, après des miracles de courage dans l'étude des langues, les travaux matériels du maçon, du menuisier, du bûcheron, du tailleur de pierres, de l'architecte, le missionnaire a le bonheur de voir les sauvages deux fois l'année, au printemps et à l'automne, dresser leurs tentes autour de sa modeste maison, se presser dans son étroite chapelle, recevoir avidement la bonne nouvelle et se revêtir de pudeur, de charité, de piété. Il est assez heureux pour apprendre à lire à quinze cents sauvages, et pour graver ainsi dans leur âme les vérités fondamentales de la religion. Mais il n'attend pas qu'on vienne : il va chercher d'autres ouailles, il brave des périls inouis pour aborder au rivage du lac des Esclaves, où les sauvages le fêtent comme un père, où il fait avec délices la récolte de cette moisson qui blanchissait depuis quelque temps, grâce à ses travaux. Un confrère lui arrive d'Europe : avec quelle joie il le presse sur son cœur ! Voici qu'il bâtit une maison plus grande, une église plus spacieuse ; qu'il l'enrichit d'une cloche dont la voix sonore rassemble des milliers de sauvages. Tout le district d'Atthabaskaw, naguère en friche, se couvre des fleurs les plus gracieuses et des fruits les plus abondants. Alors l'infatigable pasteur va chercher au loin des troupeaux qui ne sont pas de sa bergerie ; après d'affreux périls, il visite enfin les Castors, dont la plupart, hélas ! emportés par la passion du jeu et les instincts sensuels, sont sourds à sa voix ! Son retour est un véritable drame. Il échappe miraculeusement à la mort. — Là finissent ses confidences. Elles jaillissent, toujours calmes mais toujours émues, des profondeurs d'une âme aussi tendre que forte ; elles ont le rare intérêt qui s'attache aux succès d'une mission perdue dans les frimas, dans les solitudes qu'habitent seulement des peuplades féroces et dépravées. Avec quel charme on assiste aux épanchements d'une joie ou d'une douleur qui prend ses sources plus haut que la terre, et n'en a pas moins ces tendresses de fils, de frère et d'ami, dont l'empreinte est visible ici ! Au point de vue supérieur ou divin, que d'anecdotes nous aimerions à citer ! C'est une jeune sauvage, il y a quelques jours abominable, maintenant pieuse et sainte, dont Mgr Faraud recueille les dernières paroles

et bénit la mort; c'est une pauvre orpheline qu'il a abritée dans son presbytère pour l'arracher à la dent des sauvages, et qui, renvoyée auprès des siens sur la foi du serment, est mangée dans un horrible banquet; c'est, ailleurs, l'expression attendrie des délices dont son cœur surabonde lorsque, embrassant d'un long regard toute la plaine sauvage, il voit les huttes parsemées de croix, et la paix chrétienne fleurir là où naguère les haines ravageaient tout et faisaient couler le sang.

A la suite de ses *voyages* et de ses *missions*, Mgr Faraud nous entretient des sauvages de l'extrême nord américain. Il les peint avec simplicité, d'une plume ferme, impartiale, qui n'omet rien d'essentiel. Il a étudié sur le vif toute la vie physique et morale du sauvage, Cri ou Montagnais, Pioux ou Sauteux, Castor ou Peau-de-Lièvre, Homme-de-Sang ou Esquimau, etc.; et il la fait reluire dans ces pages avec un talent d'autant plus persuasif qu'il n'a certes aucune visée de littérature. Les légendes mêmes ne sont pas oubliées. Celle qui clot le volume est pleine de poésie.

Après dix-huit ans de labeurs héroïques, Mgr Faraud a été rappelé par le Souverain-Pontife; il a reçu en 1864 la consécration épiscopale, et il est reparti pour sa chère mission. Les régions glaciales, sa patrie d'adoption, n'ont pas refroidi son âme. D'une activité prodigieuse, d'une charité sans bornes, aussi vigoureux de caractère que de constitution physique, doué d'une intelligence rare et d'une physionomie sympathique, il va compléter son œuvre, créer des *refuges* pour les enfants et les vieillards, abriter les femmes contre la barbarie. Partout, en France, il a reçu des encouragements et des secours. Nos prières et nos vœux le suivront dans les déserts du nouveau monde.

2. **ATLAS** *céleste, contenant plus de 100,000 étoiles et nébuleuses, dont la position est réduite au 1er janvier 1860 d'après les catalogues les plus exacts des astronomes français et étrangers,* par M. Ch. Dien; *avec une introduction* par M. Babinet, membre de l'Institut. — In-folio grand aigle de 12 pages de texte à 2 colonnes, 2 hémisphères et 24 planches gravées sur acier (1865), chez Gauthier-Villars; — prix: 35 fr. cartonné, toile peinte, et 40 fr. relié, demi-chagrin.

Voici un véritable monument, dont l'auteur a bien mérité non-seulement des savants, mais même des gens du monde, des amateurs qui aiment à connaître par leurs noms les constellations situées, par rapport à nos regards, aux confins de la création.

On donne généralement le nom d'étoiles à tous les corps célestes; cependant, on désigne spécialement sous le nom d'*étoiles errantes*

la salutaire influence de la sanctification du dimanche, et des infortunes que l'oubli de ce saint jour peut causer.

16. **HISTOIRE** *de la Vendée militaire*, par M. J. Crétineau-Joly. — 5e *édition*. — 4 volumes in-12 de 444, 500, 490 et 618 pages (1865), chez H. Plon ; — prix : 16 fr.

Ce livre a sa place,, occupée déjà, réservée du moins, dans toutes les bibliothèques sérieuses, parmi les meilleurs documents de notre histoire contemporaine. Ceux mêmes qui ne le possèdent pas l'ont lu avec avidité, et ils se sont bien promis de saisir la première occasion, — l'occasion, par exemple, d'une édition nouvelle, — pour en enrichir leurs tablettes. Dès lors, ne leur suffit-il pas, ne suffit-il pas à tous, que nous annoncions la mise en vente de cette édition, et est-il besoin de rien ajouter sur la valeur et l'intérêt d'un ouvrage si connu et si justement célèbre? D'autant plus que nous lui avons déjà consacré un article raisonné lors de sa première apparition (t. III, p. 208), article remarqué et apprécié par l'auteur lui-même; en sorte que, pour l'auteur et pour le public, nous pourrions nous en référer à ce premier jugement, qui renferme, bien motivés, nos éloges dominants et nos quelques réserves.

Ajoutons, toutefois, que cette nouvelle édition, revue avec beaucoup de soin, s'est encore enrichie d'un grand nombre de documents nouveaux, qui mettent en plus pleine lumière les idées et les récits de l'auteur, ou qui introduisent dans l'histoire quelques faits inconnus et inédits. Ainsi, il demeure de plus en plus démontré, quoi qu'on ait dit et répété cent fois, que les paysans de la Vendée et de la Bretagne se sont soulevés d'eux-mêmes contre la tyrannie révolutionnaire, et que la noblesse et le clergé, au commencement et dans la suite de la guerre, ont subi l'impulsion ou l'entraînement, bien loin de l'imprimer. Dans cette période de démocratie tyrannique et sanglante, c'était sur cette terre monarchique et catholique que régnait la démocratie véritable. Tout est unique dans ces guerres de Vendée, où les chefs suivent leur soldats même en marchant à leur tête; tout y est sublime, l'héroïsme des motifs et l'héroïsme de l'action. — On trouvera encore dans cette cinquième édition de nouveaux détails sur les noyades de Nantes, sur les jugements et la justice révolutionnaire en général, et, en particulier, sur le sort que la révolution faisait à ses généraux, qu'elle égorgea au nombre de plus de trente, royalistes et républicains, enfants du peuple aussi bien

que gentilshommes.— Le chapitre de Quiberon, l'acte le plus tragique de ce long drame, est ici entièrement refait, ainsi que le chapitre de Jean Chouan, la plus grande figure de ce musée populaire, avant celle de Georges Cadoudal, qui, à nos yeux, domine toutes les autres.

Nous ne sommes pas assez fiers, nous Français anti-révolutionnaires, monarchiques et chrétiens, nous ne sommes pas assez fiers de notre Vendée. C'est là, bien plus qu'aux frontières, bien plus qu'au milieu des quatorze armées chimériques de Carnot, que la France se relevait de ses hontes sanglantes, et se défendait contre des tyrans domestiques, bien plus funestes à sa gloire et à son avenir que les étrangers. C'est la Vendée, par sa noble résistance à la révolution et à l'impiété, qui a commandé le concordat et les mesures les plus réparatrices du consulat et de l'empire.

M. Crétineau-Joly doit être fier, pour son compte, d'avoir indissolublement attaché son nom à ces immortels souvenirs, d'avoir été l'Homère, — comme le lui écrivait la grande marquise de la Rochejacquelein, — l'Homère de cette *Iliade* bien plus grande que la première, car l'Hélène qu'on se disputait ici, c'était la France, avec sa foi et ses institutions séculaires. A notre avis, il n'a rien fait de mieux, et quoiqu'il ait écrit depuis bien des volumes dignes d'éloges, ce livre demeure son chef-d'œuvre. On ne fait bien qu'un livre, le livre qui reproduit, en quelque sorte, l'auteur tout entier. M. Crétineau-Joly était jeune alors, et pourtant déjà mûr comme homme et comme écrivain; Vendéen de naissance et de tempérament, nourri des héroïques souvenirs de la Vendée, qu'il retrouvait autour de lui et jusque dans sa propre famille ; exercé, par sa profession de journaliste, à cette guerre de broussailles de la plume qui ressemble si fort aux guerres qu'il se préparait à raconter ; ayant fait, sur les lieux mêmes, cette campagne de chouannerie littéraire qui l'avait plié de plus en plus aux nécessités de son rôle, il était évidemment prédestiné et formé à la mission d'historien de la Vendée militaire. Nous dirons tout d'un mot : il fallait un Vendéen de nature et d'habitudes pour bien écrire l'histoire de la Vendée ; or, M. Crétineau-Joly est le vrai Vendéen de notre littérature contemporaine. U. Maynard.

17. **QUATRE HISTOIRES** *dédiées à S. A. R. la princesse Louise-Marie*, par Mlle V. Nottret. — 1 volume in-12 de 288 pages (1864), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris ; — prix : 2 fr.

Les Leçons de l'aïeule, — un Ange sur la terre, — l'Orpheline, —

22. **LES JEUNES OMBRES,** *récits de la vie littéraire,* par M. Charles de Mouy. — 1 volume in-12 de VIII-448 pages (1865), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Sous ce titre un peu vague se déguise une série d'articles de revues, consacrés à des écrivains ou à des artistes tombés avant d'avoir achevé leur journée, leur poëme, dit M. Charles de Moüy. Est-ce bien vrai? Non pour la plupart. Alfred de Musset, dont nous avons parlé longuement dans nos articles académiques, avait vidé jusqu'à la lie la coupe de la poésie et du plaisir lorsque la mort la lui fit tomber des mains. Maurice de Guérin n'aurait rien gagné à vivre plus longtemps, parce qu'il n'avait pas de talent vrai; et, quant à Eugénie, son poëme, pour parler comme M. de Moüy, avait eu son dénoûment dans la mort de Maurice, et tout était bien achevé pour elle. Rachel n'avait plus qu'à vieillir, ce qui est pire que la mort pour une comédienne. D'Edgard Poë, le romancier ivrogne, et d'Hégésippe Moreau, mort à l'hôpital d'une misère bien voulue, on peut dire la même chose que d'Alfred de Musset. Et Henri Mürger, l'homme de la bohême, avait-il encore quelque chose à nous apprendre de ce triste monde dont il n'a jamais pu sortir? Et Hippolyte Rigaud, cette fleur d'école normale et d'université, aurait-il enfin donné des fruits, et en peut-on trouver la promesse dans ces quatre volumes d'œuvres posthumes qui gisent abandonnés sur les quais? Peut-être serait-il allé finir à l'Académie, à côté de M. Prévost-Paradol : il n'y a là rien de bien regrettable. Enfin, Paul de Molènes, le soldat-romancier, avait écrit son meilleur livre dans une sorte de commentaire de *l'Imitation*, et remporté sa dernière victoire en triomphant de son matérialisme et en revenant, d'esprit et de pratique, au spiritualisme chrétien. — On le voit, la plupart de ces *jeunes Ombres* ne nous sont pas aussi sympathiques qu'à M. Charles de Moüy, et nous ne tresserions pas à toutes des couronnes. Mais l'auteur, qui admire jusqu'à Rachel chantant *la Marseillaise* (p. 211), a pour toutes des larmes et des pardons que tempère à peine l'honnêteté de ses réserves. Il est moins indulgent pour les nôtres, moins juste pour la cause que nous servons. Dans Lamennais il ne voit qu'une victime de la lutte « entre l'idée moderne et l'aveugle- « ment obstiné du pontificat romain (p. 71). » Voyez-le maintenant immoler à M. Hippolyte Rigaud les *gens* de l'*Univers* : quelles victimes, et pour quelle idole! « Les gens de cette école, dit-il, avec leur « polémique haineuse, leurs phrases dévotes et acerbes, leur façon

« étrange d'asperger leurs adversaires avec un goupillon trempé dans « du vinaigre, leurs romans scandaleux, étaient particulièrement « antipathiques à cet esprit bienveillant, religieux avec douceur et « moral par instinct et par principes (p. 354). » Après avoir écrit une semblable phrase, un homme est jugé, eût-il plus de talent de penseur et d'écrivain que M. Charles de Moüy n'en montre dans ce volume.

23. **LE PARFUM** *de Rome*, par M. Louis Veuillot; — 5e *édition, entièrement refondue et considérablement augmentée.* — 2 volumes in-8° de 404 et 448 pages (1866), chez V. Palmé; — prix : 12 fr.

Nous avons parlé longuement de ce livre lors de sa première publication, il y a quatre ans (t. XXVII, p. 77); mais nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter quelques lignes à propos de cette édition nouvelle, qui en fait un livre tout nouveau. Ces mots sacramentels : « Revue, refondue, considérablement augmentée, » stéréotypés au frontispice de toutes les nouvelles éditions, mots trop souvent menteurs ou d'une vérité très-restreinte, sont ici d'une vérité absolue et complète. Les augmentations sont véritablement *considérables :* deux livres tout entiers, *les Vierges romaines* et *Rome en* 1862, puis plusieurs chapitres çà et là, notamment dans les livres *Promenades et causeries, Notes;* en tout, quarante chapitres tout neufs et entièrement inédits, composant à peu près deux cents pages, ou le quart de l'ouvrage. Les corrections sont sans nombre. C'est bien une *refonte entière,* car pas une page peut-être qui n'ait été remise à la forge. Il y aurait une comparaison extrêmement curieuse et instructive à faire entre le premier texte et le texte corrigé, et il en pourrait sortir d'excellentes leçons de style. Cet écrivain de tant de verve et de facilité, qui, pendant vingt années de journalisme, a improvisé au jour le jour, à l'heure, à la minute, tant de pages jugées parfaites de forme par les plus fins connaisseurs, n'a pas été content d'un style non de journal, mais de livre, d'un style non de premier jet rapide, mais de tête et de main reposées; et, plus difficile, — chose rare ! — que ses plus difficiles lecteurs, il a tout soumis à la lime, au rabot, à la hache, polissant partout, retranchant davantage, suivant le précepte du maître :

> Polissez-le sans cesse et le repolissez;
> Ajoutez quelquefois, et souvent effacez;

ou plutôt, il a été son maître à lui-même; c'est lui tout seul qui s'est appris à faire difficilement de la prose si facile. Encore une fois, que

chaque lecteur entre dans la comparaison attentive des deux textes, et il en sortira instruit et charmé.

Pour aucun autre de ses nombreux ouvrages, M. Louis Veuillot ne s'est condamné à un tel travail de révision. C'est que celui-ci est son chéri et son privilégié ; c'est qu'il y a mis tout son esprit et tout son cœur. Il est là tout entier, homme et écrivain : homme, avec sa foi, ses craintes et ses espérances, ses haines vigoureuses et ses chaudes tendresses ; écrivain, avec tous ses talents de polémiste et de poëte, de philosophe et de conteur, avec tous ses dons de pensée et de style. Pour ce seul livre, en y joignant son *Histoire de Jésus-Christ*, il donnerait tous les autres ; avec ces deux livres il semble vouloir s'offrir au jugement de Dieu et des hommes : c'est son double monument. Jérusalem et Rome, Jésus-Christ et le pape, c'est-à-dire Jésus-Christ partout et toujours, voilà bien, en effet, d'où lui viennent, où se reportent toutes les inspirations, tous les travaux de sa vie et de sa plume. Et si les livres valent et vivent à la fois par leurs sujets et par la manière dont on les traite, ces deux-là valent un grand prix et vivront longtemps. Jésus-Christ et Rome, quels sujets ! M. Louis Veuillot, quel maître en l'art d'écrire !

24. PHÉNOMÈNES *des frères Davenport et leurs voyages en Amérique et en Angleterre, relation de manifestations physiques produites par des forces et des intelligences du monde invisible, d'après des lois que les sciences naturelles ne peuvent expliquer*, par M. le docteur Nichols ; — *ouvrage traduit de l'anglais* par Mme Charles-Bernard Derosne, *accompagné de notes et d'opuscules sur la doctrine spirite*. — 1 volume in-12 de xvi-376 pages (1865), chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Nous avons deux *post-scriptum* à ajouter à notre compte rendu de cette odyssée des frères Davenport (Voir p. 489 du précédent volume). — On sait déjà que la fameuse armoire des médiums américains, leur char de triomphe et leur coffre-fort, avait subi plus d'un assaut à Paris, et qu'ils s'étaient vus contraints de transporter ailleurs en toute hâte leur caisse attaquée, mais caisse à peu près vide, hélas ! car ils n'ont pu joindre nos napoléons aux dollars de l'Amérique et aux guinées de l'Angleterre. Or, tous les journaux annoncent qu'à peine retournés à New-York, dans la salle même de leurs grands exploits, les mystificateurs ont été définitivement mystifiés, et par qui ? par M. Fay, leur collaborateur et leur compère, qui, en présence d'une nombreuse assemblée, a révélé le secret de toutes leurs jongleries ! Nouvelle preuve qu'on n'est jamais trahi que par les siens, et

que non-seulement il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne, mais que roche Tarpéienne et Capitole peuvent se toucher et se confondre en un seul monument d'ignominie.

Il y a mieux. En ce moment, à Paris, on applique à la guérison, non des frères Davenport, — décidément morts et enterrés, — mais de leurs dupes, une sorte d'homœopathie, en reproduisant, par des moyens tout à fait étrangers au spiritisme, tous leurs phénomènes. Nous ne voulons point parler de M. Robin, contre qui ils étaient en droit de réclamer : le physicien de théâtre, écartant avec soin tout contrôle, singeait plus qu'il n'imitait quelques-unes seulement de leurs *manifestations ;* — nous parlons de M. Anselme de Chauvigné et de ses deux jeunes et intelligents médiums, les frères *Moura*, — nom de guerre ! Sans passes magnétiques, sans la moindre éthérisation, M. de Chauvigné commence par obtenir la plupart des effets mis sur le compte du somnambulisme lucide ; puis, avec une armoire en tout semblable à celle des Davenport, et que tout le monde peut visiter, il fait beaucoup mieux que les prétendus spirites américains, car à tous leurs prestiges il ajoute quelques scènes d'un merveilleux supérieur. C'est par un autre côté surtout qu'il l'emporte sur les Davenport et sur leurs metteurs en scène : infiniment spirituel, il fait de ses séances une fête pour l'esprit autant que pour la curiosité. Enfin, il n'a point à redouter les révélateurs et les traîtres, puisqu'il se charge lui-même de montrer les *ficelles ;* — ficelles est bien ici le mot propre ! Excellent catholique, en tout soumis aux enseignements de l'Église qu'il invoque et justifie, il ne nie point le surnaturel en soi, ni même le supra ou l'extra-naturel qui peut se mêler ou se mêle en effet à bien des diableries du spiritisme ; mais il veut qu'on se tienne sur ses gardes, et il explique et montre comment, par la seule prestidigitation, on peut faire tourner les tables et les têtes. — On n'est donc point trompé avec M. de Chauvigné ; le fût-on, qu'on ne le serait point encore, car on se consolerait aisément d'avoir acheté une innocente illusion au prix de quelque argent destiné à des œuvres de charité : ce serait bien là le vrai jeu *à qui perd gagne !* C'est donc au profit des pauvres, des orphelinats, des maisons de patronage, que M. Anselme de Chauvigné et les frères Moura font leur *exhibition*. Aussi, pendant cet hiver, toutes les œuvres obérées les invoquent. Ils ont en ce moment une vingtaine de séances promises. Puissent-elles être fructueuses ! Que nos amis nous en croient, et qu'ils se procurent, en prenant des billets d'entrée, un

vrai plaisir, et aussi une instruction fort utile en ce malheureux temps de spiritisme. Le diable serait bien attrapé si l'imitation de ses prestiges dessillait les yeux de ses dupes et enrichissait les œuvres catholiques. Que chacun, en vue de ce double avantage, dénoue les cordons de sa bourse avec la même facilité que les frères Moura se débarrassent du nœud marin, du nœud des sauvages, de tous les nœuds dont les plus habiles et les plus forts les ont enlacés !

25. **LA PIÉTÉ** *et la vie intérieure,* par Mgr DE SÉGUR. — 4 volumes in-18 de 70, 136, 322 et 316 pages (1865), chez Tolra et Haton ; — prix : 2 fr. 65 c.

Nous n'avons besoin, pour recommander cette œuvre, que de rappeler à nos lecteurs le nom de Mgr de Ségur, si avantageusement connu du public religieux par tant d'excellents traités de piété, de morale ou de controverse populaire. Il nous semble cependant que son talent si goûté se montre sous un nouveau jour, ou du moins s'épanouit plus largement et avec une nouvelle aisance dans les opuscules dont voici la première série.

Elle comprend quatre petits traités distribués en autant de volumes. Le premier pose les *notions fondamentales* du sujet. « La « *piété*, dit l'auteur, est l'amour filial du bon Dieu et l'amour fra« ternel des hommes. » Portée à un degré plus élevé, cette vertu devient la *vie intérieure ;* plus haut encore, c'est la *sainteté.* — Après avoir analysé finement les nuances délicates de la piété, Mgr de Ségur en établit la nécessité et la possibilité pour tout le monde, et il répond aux frivoles prétextes de ceux qui n'y voient qu'un apanage de l'oisiveté ou la satisfaction d'un penchant tout particulier à certaines organisations. La piété doit reposer sur deux fondements qui sont : le *renoncement* et *l'union avec Dieu.*

Le second traité aborde le premier de ces fondements ; ce n'est, en quelque sorte, qu'un commentaire, mais éloquent et instructif, de ces divines paroles : « *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum,* « *tollat crucem suam, et sequatur me.* »— Renoncement extérieur : détachement des biens, des hommes, des plaisirs ; — renoncement intérieur : lutte journalière contre ses propres défauts. Mais on pourrait aller jusque-là (les stoïciens en avaient bien la prétention et quelquefois le courage) sans être pieux ni même chrétien. Il n'y a là qu'une préparation à ce qui est le point essentiel, l'union avec Dieu.

Aussi, est-ce avec le troisième traité, *Jésus vivant en nous*, qu'on entre, à proprement parler, au cœur du sujet. On y trouve une

théorie très-élevée de la vie surnaturelle. Cette théorie se développe cependant avec simplicité, s'éclaircit par l'abondance des explications, s'embellit des exemples et des pensées de certaines âmes d'élite citées fort à propos, telles que sainte Catherine de Sienne et la bienheureuse Angèle de Foligno. Mais l'analyse de cette théorie pourrait nous entraîner dans des détails trop longs et peut-être subtils. — Nous passons donc immédiatement au quatrième traité, *le Chrétien vivant en Jésus*, qui est comme la contre-partie du traité précédent. On y voit la nécessité de correspondre activement ou de coopérer à l'action de Jésus en nous. Après avoir exposé l'importance et le bonheur de cette coopération, l'auteur recherche les moyens de l'accomplir, et en cite trois principaux : la lecture de l'Ecriture sainte, la pratique de la communion et le recueillement dans l'oraison.

On trouvera ici, dans un degré nouveau, nous l'avons dit, les qualités qu'on a tant de fois admirées dans le pieux auteur : — la douceur, l'onction, la finesse des aperçus, la délicatesse des sentiments, une simplicité parfois touchante de langage, très-appropriée à la destination de cette excellente œuvre.

26. **LES MEILLEURS PROVERBES** *français et étrangers*, par l'auteur de *deux Humilités illustres* et de plusieurs ouvrages historiques. — 1 volume in-12 de 230 pages (*sans millésime*), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 80 c.

Les proverbes sont la sagesse des nations, c'est là le proverbe des proverbes. Et pourtant cette sagesse est souvent la folie des siècles. Combien de sentences dont la morale n'a pas à se réjouir dans les recueils où elles se font lire ! Elles ne devraient inspirer que de nobles sentiments et des idées saines, et souvent il arrive qu'au lieu d'être aimables, instructives, édifiantes, elles sont égrillardes, frivoles, graveleuses. Un ecclésiastique dont la modestie a pris le voile de l'anonyme s'animait un jour d'une juste colère contre ces profanations; puis, joignant l'action utile au sentiment honnête, il s'en est allé, comme l'en félicite une lettre ingénieuse, butinant çà et là les meilleurs proverbes dans une centaine de brochures, et légitimant ainsi, pour cette fois seulement, la trop célèbre maxime : *la propriété, c'est le vol*. L'auteur, en déposant dans sa ruche ce miel exquis, convie les savants, les jeunes gens, les agriculteurs, et enfin tout le monde à venir l'y goûter. A tous il explique d'abord la *nature* et l'*usage* des proverbes; ensuite il montre aux croyants les proverbes

le dogme *général*, et non plus sur le dogme *générateur* de la piété catholique, etc., etc. — Les gravures nous ont paru médiocres : une ou deux devraient être plus voilées. Ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est l'exécution typographique de ce volume, vraiment magnifique. — On en veut allouer, dit-on, le profit aux infortunes des gens de lettres : voilà qui vaut mieux que le volume lui-même. Nous faisons donc des vœux sincères pour qu'il se vende beaucoup, car aucune de nos observations ne tend à l'écarter d'aucunes mains, même les plus jeunes et les plus innocentes. U. MAYNARD.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 19 décembre dernier, approuvé par le Souverain Pontife le 23, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Codice ecclesiastico Siculo, con note ed illustrazioni, opera dell' Av. Andrea GALLO.— Palermo, 1847.—(*Code ecclésiastique sicilien, avec notes et illustrations*, par l'avocat André GALLO. — Palerme, 1847.)

Philosophie religieuse. Terre et ciel, par Jean REYNAUD ; — *4e édition*. — Paris, 1865.

Geschichte der Kirchlichen Trennung zwischen dem Orient und Occident, von D. A. Pichler. — München. Latine vero : *Historia ecclesiastici schismatis inter Orientem et Occidentem*, auctore doct. A. PICHLER. Volumen secundum. *Russiaca, hellenica, et reliquæ orientales Ecclesiæ, cum parte dogmatica.* — Monachii, 1865. — (*Histoire ecclésiastique du schisme entre l'Orient et l'Occident*, par le doct. A. PICHLER ; tome II : *Eglises russe, grecque, et autres Eglises orientales, avec une partie dogmatique.* — Munich, 1865.)

Il Filomaria, ossia una Vita romantica per saggio ad un nuovo genere di romanzi. —Vol. 1. — Bertinoro, 1863. — (*Filomaria, ou une Vie romantique comme essai d'un nouveau genre de romans.* — Tome Ier. — Bertinoro, 1863.)

Publica Confessione d'un prigioniere dell' inquisizione romana, ed origine dei mali della Chiesa cattolica. — Torino, 1865. — (*Confession publique d'un prisonnier de l'inquisition romaine, et de l'origine des maux de l'Eglise catholique.* — Turin, 1865.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *della Costituzione civile del clero, e dell' incameramento dei beni ecclesiastici, discorso* di Francesco Dini ; — (*De la Constitution civile du clergé et de l'incamération des biens ecclésiastiques, discours de* François Dini), — condamné par décret du 8 octobre 1861, s'est soumis d'une manière louable et a réprouvé son œuvre.

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Catechismo politico ad uso delle classi inferiori,* dal Can. Mariano Maresca ; — (*Catéchisme politique à l'usage des classes inférieures*, par le chanoine D. Mariano Maresca), — condamné par décret du 19 décembre 1861, s'est soumis d'une manière louable et a réprouvé son œuvre.

NÉCROLOGIE.

Jamais les lignes que nous consacrons ordinairement aux écrivains que la mort vient de frapper ne nous ont causé autant de tristesse et de douleur que celles-ci. Nous avons à citer trois noms, et à déplorer trois scandales : M. Bixio, homme politique surtout, mais qui appartenait aux lettres par la fondation de la librairie agricole et par sa collaboration à la *Maison rustique du* XIXe *siècle*, — M. Dargaud, connu surtout par son *Histoire de la liberté religieuse en France*, ouvrage auquel l'Académie française eut le malheur d'accorder le grand prix Gobert en 1861, et que nous avons longuement examiné dans notre tome XXVIII, pp. 134 et 300, — enfin Mme Max Valrey, pseudonyme dont il convient de ne pas soulever le voile, femme de lettres que nos lecteurs connaissent par ce que nous disions d'un de ses romans au mois de septembre dernier (t. XXXIV, p. 212), sont morts récemment en dehors de toute religion, et ont voulu être conduits directement au lieu de leur dernière demeure, sans être présentés à aucune église et sans le secours des bénédictions et des prières des ministres d'aucun culte. Quelques doutes peuvent s'élever cependant sur les intentions de Mme Max Valrey, qui appartenait à une famille des plus honorables, et qui avait d'abord accueilli un vicaire de sa paroisse et reçu même, dit-on, l'absolution ; mais quand cet ecclésiastique se présenta de nouveau, un groupe d'amis de l'infortunée malade lui enjoignit de se retirer, et se prétendit plus tard chargé de régler ce qui concernait la sépulture. Quant aux deux premiers, leur

librairie du quai des Augustins. Mais, malgré ce partage, ni l'unité *morale*, *ni l'unité matérielle* n'auront à souffrir : tous les volumes auront le même format et sortiront des mêmes presses, tous seront revisés avec une même pensée et un même amour.

M. Daremberg commence, avec le concours de M. Barthélemy Saint-Hilaire, auteur d'une préface où se trouve l'historique de ce livre. Ampère avait réuni lui-même les articles dont il se compose, dans le dessein de les publier plus tard sous le titre qui a été scrupuleusement conservé : *la Science et les lettres en Orient*. Ces articles avaient été publiés dans la *Revue des deux mondes*, de 1832 à 1847, à propos des grands travaux d'Abel Rémusat, d'Eugène Burnouf et de M. Jules Mohl sur la religion et la littérature des principales contrées de l'Asie : la Chine, l'Inde et la Perse. Savant encore bien plus que littérateur, et curieux bien plus que savant, Ampère se tenait à l'affût de toutes les grandes manifestations de la pensée et de la science ; puis, quand il avait satisfait sa curiosité, il aimait à faire l'office de vulgarisateur, et à mettre à la portée de tous, dans des articles où la fleur du sujet était débarrassée de ses épines, dans des articles assez étendus et approfondis pour tout rappeler au savant et tout apprendre au lecteur désireux de s'instruire, assez lucides et dégagés pour offrir à tous une lecture facile et courante, tout ce qui l'avait frappé, ému lui-même dans les livres et les conversations. C'est ainsi que, dans une notice de cent-cinquante pages sur les travaux d'Abel Rémusat, il a analysé tout ce qu'on savait alors sur la langue et l'écriture, la science et les lettres, la géographie et l'histoire, la philosophie et la religion de la Chine. C'est d'après Abel Rémusat encore, ou plutôt d'après une vieille relation de voyage traduite par Abel Rémusat, qu'il a raconté l'histoire du bouddhisme, en attendant que les travaux de M. Stanislas Julien lui permissent d'exposer la troisième religion de la Chine et sa littérature dramatique. Pour les antiquités et la littérature de la Perse, il n'a eu qu'à suivre les travaux d'Eugène Burnouf, qui a tant reculé les bornes de la carrière ouverte par Anquetil Duperron, ou qu'à profiter de la traduction de la grande épopée de Firdousi, donnée par M. Jules Mohl. Enfin, les traductions récentes des grandes épopées indiennes lui ont fourni les éléments d'une étude semblable sur l'Inde.

Dans tout cela, la philosophie manque, nous voulons dire la philosophie chrétienne, qui seule a le sens des traditions de ces peuples, qui seule peut expliquer les contradictions et les similitudes qu'elles

présentent avec le christianisme. Il ne suffit pas, pour être chrétien ou même simplement philosophe, de mettre de temps en temps, comme le fait Ampère, le christianisme au-dessus des cultes de Bouddha et de Brahma. Encore cela vaut-il mieux que de les mettre sur la même ligne, comme M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui ne parle jamais dans sa préface que *des religions*, les confondant toutes dans la même indifférence ou le même respect, appelant *vénérables* (p. XV) les croyances de ces peuples abrutis, et faisant de la *grande* religion des anciens Perses « un intermédiaire entre les cultes de l'Inde et le « christianisme (p. XI). » Mais qu'attendre autre chose de l'apologiste de Mahomet et du Coran? U. MAYNARD.

83. **TRAITÉ** *du Saint-Esprit, comprenant l'histoire générale des deux esprits qui se disputent l'empire du monde, et des deux cités qu'ils ont formées, avec les preuves de la divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde,* par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie, etc. — 2 volumes in-8° de 548 et 686 pages (1864), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 12 fr.

84. **LES SEPT DONS** *du Saint-Esprit, traité ascétique d'après les saints docteurs*, par le P. Jean-Baptiste BÉLOT, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de XVIII-294 pages (1864), à la librairie catholique, à Clermond-Ferrand; — prix : 2 fr.

Le premier de ces ouvrages a pour but de faire connaître la troisième personne de la sainte Trinité en elle-même et dans ses œuvres. Quatre motifs ont porté Mgr Gaume à l'entreprendre : la gloire du Saint-Esprit, l'utilité du clergé, l'édification des fidèles, enfin l'intérêt de la société tout entière, qui ne penche vers sa ruine que pour avoir négligé pratiquement les grandes questions qu'il renferme.

Deux esprits opposés, dit l'auteur, se disputent l'empire de la terre. L'un tend vers tout ce qui est beau et noble, l'autre incline vers tout ce qui est blâmable et flétrissant. L'existence de ces deux esprits suppose un monde supérieur au nôtre, également divisé en deux camps ennemis agissant par deux mouvements contraires sur le monde inférieur; de là deux cités, celle du bien et celle du mal, dont l'action parallèle explique l'histoire de tous les temps, et les vicissitudes des peuples aussi bien que des individus.

Pour notre compte, nous ne croyons pas que l'existence du mal sur la terre suppose *métaphysiquement* celle d'un monde mauvais supérieur au nôtre; mais, comme les monuments écrits, la tradition et l'expérience suffisent ici pour remplacer la conclusion métaphy-

sique, nous souscrivons volontiers à la grande synthèse de Mgr Gaume. C'est d'ailleurs, pour le fond, l'enseignement catholique.

L'existence et l'organisation des deux cités ennemies, l'histoire religieuse, sociale, politique et contemporaine de l'une et de l'autre, forment la matière d'un volume et auraient pu, sans inconvénient, peut-être avec avantage, être séparées du reste. C'est un magnifique tableau, une sorte d'épopée tour à tour consolante et triste, dont la trame a toujours quelque chose de grandiose. En voici un aperçu général. — Toute société se divise en deux classes : les gouvernants et les gouvernés. Les gouvernants de la cité du bien sont le Saint-Esprit et tous les membres de la milice céleste, divisés en neuf chœurs; sur la cité du mal règnent Satan et ses innombrables satellites, également répartis en catégories diverses; les citoyens de l'une et de l'autre, ce sont les hommes. Pour eux, pas de milieu : il faut choisir entre les deux drapeaux; et la situation est d'autant plus pénible que deux influences parfaitement constatées les poussent continuellement en sens inverse. D'un côté, les puissances infernales leur tendent de continuelles embûches : tel est le rôle de ces esprits dont l'amour s'est changé en haine; d'autre part, Dieu veille sur eux et les gouverne par ses anges, librement, sans nécessité, sans contrainte, mais avec la force d'un roi et l'affection d'un père. La liberté est sauve, mais il faut choisir, et il en est beaucoup qui choisissent mal. A leur conduite, on reconnaît quel parti l'a emporté. — De même pour les sociétés. L'influence plus ou moins déterminante du monde angélique ou du monde satanique rend compte des alternatives de lumière et de ténèbres, de crimes et de vertus, de liberté et de servitude, de gloire et de honte, de prospérités et de catastrophes, qui signalent tour à tour les annales de l'humanité. — Ce qui constitue le péril, c'est la rupture de l'équilibre; de là il résulte que la vie du genre humain est une oscillation continuelle entre deux pôles opposés. Aujourd'hui ces deux pôles sont le *catholicisme* et le *satanisme*. Or, le satanisme moderne revêt mille formes attrayantes et multiplie les victimes : voilà le grand danger de notre époque. — Rien de plus intéressant que d'étudier ce parallélisme au point de vue religieux et social, dans tous les temps et dans tous les lieux, chez les païens et chez les chrétiens, parmi les peuplades sauvages et au milieu de notre civilisation. Sauf quelques exagérations de détail, et le défaut plus essentiel d'avoir trop limité l'action spontanée de l'homme, ce premier volume mérite une attention sérieuse.

Le second volume nous semble préférable, car lui seul peut-être justifie pleinement son titre et répond d'une manière nette, précise, inattaquable aux désirs des esprits sévères et positifs. On y trouve d'abord démontrées avec force et clarté la divinité du Saint-Esprit, sa procession, sa mission, son action spéciale sur le monde physique et moral dans l'antiquité. Viennent ensuite les temps évangéliques, où se révèle dans toute la magnificence de son amour la troisième personne de l'adorable Trinité. Là, quatre grandes créations : la sainte Vierge, le Verbe incarné, l'Eglise, le chrétien, incomparables chefs-d'œuvre, qui résument tout le mystère de la grâce, c'est-à-dire toute l'action de Dieu sur le monde. C'était le lieu de parler des vertus, des dons, des béatitudes, des fruits du Saint-Esprit, de l'éternité bienheureuse qui en est la conséquence : chacun de ces points a été expliqué avec science et talent. Il est impossible, quand on a lu ce remarquable travail, de ne pas comprendre, dans une juste mesure, la divine économie de la grâce, cette union intime du Saint-Esprit avec l'âme humaine, qui est à la fois une source de lumière et d'amour, le principe de toute la vie surnaturelle, une sorte de *divinisation* de l'homme (t. II, p. 250). — Quelques expressions légèrement équivoques, telles que préparation du Saint-Esprit, création de l'homme-Dieu, demanderaient peut-être un changement ou une explication; mais ces taches n'ont qu'une importance très-secondaire et ne sauraient diminuer l'intérêt qu'inspire le grand travail de Mgr Gaume.

Plus restreint que le précédent, le livre du P. Bélot n'en sera pas moins d'une grande utilité. Aux personnes qui manquent d'aptitude pour suivre une grande thèse ou qui aiment mieux se reposer doucement dans leur foi que de la soumettre à de longues analyses, il offrira ce qu'il importe le plus de connaître sur l'Esprit saint, et il indiquera ce qu'il faut pratiquer de préférence pour jouir de ses grâces : c'est le point essentiel. Les sept dons du Saint-Esprit y sont exposés et commentés avec une science profonde, une logique sûre, une piété pleine d'onction. L'auteur, conformément à l'usage adopté par plusieurs docteurs et Pères de l'Eglise, les a rangés dans l'ordre suivant : la crainte, qui commence par dompter les saillies de notre orgueil ; la piété, qui incline le cœur vers l'amour et prévient les duretés de l'égoïsme ; la science, dont les lumières dissipent les nuages de l'esprit et démasquent les sophismes; la force, énergie surnaturelle opposée aux attaques de l'ennemi; le conseil, qui éloigne de notre conduite une précipitation pleine de périls; l'intelligence, force surnaturelle de

l'esprit ; enfin la sagesse, à l'aide de laquelle l'âme triomphe de la prudence humaine ou de la folie du siècle, et couronne l'œuvre de son salut. Cette disposition *ascendante* rend parfaitement compte des influences de la grâce. Les dons du Saint-Esprit sont comme les ailes de l'aigle : portés par eux, les saints s'élancent vers les plus hautes sphères de la perfection et montent jusqu'au ciel. L'ordre dans lequel on en parle n'est donc pas complétement arbitraire, quoique la distribution en dépende uniquement du bon plaisir de Dieu et de certaines causes qui nous échappent. — On ne saurait trop recommander aux âmes pieuses le livre du P. Bélot. LE VERDIER.

85. **LES TRAVAILLEURS** *de la mer,* par M. Victor Hugo. — 3 volumes in-8° de VIII-328, 328 et 280 pages (1866), à la librairie internationale ; — prix : 18 fr.

« Faites de la lumière ! faites de la lumière ! ne cesse de répéter « M. Victor Hugo : la civilisation et le salut du monde sont à ce prix. » De la lumière, il croit bien en faire plus que personne ; car, si les autres, même les plus brillants, sont des étoiles, lui, il est le soleil ! De la lumière, à la bonne heure ; mais encore faudrait-il la mettre à la portée de toutes les bourses comme de tous les yeux. Or, voyez ces trois volumes : 944 pages en tout, à peine la contenance matérielle de deux ; 944 pages réduites à 744 par le retranchement, — nous avons compté, — de 200 pages de blanc ; réduites bien au-dessous par une *justification* tellement lâche, que ces trois volumes en formeraient un seul, et assez mince, de la bibliothèque Charpentier ; et, néanmoins, coût : 18 fr., au lieu de 3 fr. 50 ! Franchement, cette lumière coûte cher, plus cher que celle que nous mesure le fisc, et que M. Victor Hugo, en sa qualité de démocrate et d'humanitaire, doit pourtant trouver déjà portée à un taux trop élevé ! — On dira : Vous êtes libre de ne pas acheter, et de quoi vous plaignez-vous ? — Non, nous ne sommes pas libres. Une publication de M. Victor Hugo est toujours un événement, et s'impose comme une nécessité à l'attention publique. Il nous faut donc en parler, coûte que coûte ; — que dirait-il, d'ailleurs, si la presse n'en disait rien ! — Mais nous voudrions en parler à meilleur compte ; et, ne le pouvant pas, au moins protestons-nous contre l'impôt despotique mis sur nous par la spéculation d'un écrivain et d'un libraire, contre l'avidité de ces démocrates socialistes, qui vendent à un prix si exorbitant la pâture qu'ils étalent sur le marché de l'intelligence.

Mais si, matériellement, nous sommes exploités, en avons-nous pour notre argent en valeur littéraire? ou bien les *Travailleurs de la mer* continueraient-ils en prose la décadence commencée en vers par les *Chansons des rues et des bois?* Assisterions-nous à une chute complète de M. Victor Hugo? — Pas tout à fait. Les *Travailleurs* valent mieux que les *Chansons,* mais ils valent moins que les *Misérables* : c'est donc toujours de la décadence. — Sur les *Misérables*, toutefois, les *Travailleurs* ont l'avantage moral, sinon littéraire, de n'être pas un roman-thèse, une campagne contre la religion ou contre la société. On pourrait s'y tromper à la lecture d'une courte préface plus grosse de prétentions que de lignes, et que rien ne justifie ni dans le passé ni dans le présent. A en croire M. Victor Hugo, dès le premier jour, il aurait conçu, dans sa tête olympienne, une sorte de trilogie romanesque correspondant aux trois grandes choses qui embrassent tout, dans la philosophie comme dans l'art : Dieu, l'homme et le monde; la religion, la société et la nature; trois grandes choses qui sont aussi pour l'homme trois besoins, trois luttes et trois fatalités, — sans compter la fatalité intérieure, l'*anankè* suprême, qui est le cœur humain. Dans *Notre-Dame de Paris,* il aurait dénoncé le premier *anankè*, l'*anankè* de la superstition ou des dogmes, — ce qui, pour lui, paraît être désormais tout un; — dans les *Misérables*, il aurait signalé le second, l'*anankè* du préjugé ou des lois; — dans les *Travailleurs*, il indiquerait le troisième, l'*anankè* des éléments ou des choses. C'est obscur et amphigourique; mais on y voit assez clair pour découvrir que ce n'est pas exact. *Notre-Dame de Paris*, où bien des parties sont répréhensibles au double point de vue religieux et moral, n'était point un assaut au dogme; car, à cette date de 1831, M. Victor Hugo, quoique déjà fort dévoyé, comme tant d'autres, par la révolution de 1830, n'était point encore l'impie qu'il est devenu depuis. Moins encore, à cette date, le futur pair de France prévoyait-il le socialiste de 1848, l'auteur des *Misérables*, et celui-ci même, le socialiste de février, n'entrevoyait pas Guernesey, vrai berceau des *Travailleurs*. Ni dans la pensée de M. Victor Hugo, ni dans son œuvre, on ne trouve donc cette unité triple ou cette triplicité une dont il parle aujourd'hui, pour se donner l'air superbe d'avoir imaginé d'un seul coup et créé tour à tour l'épopée une et triple de Dieu, de l'homme et du monde.

Les *Travailleurs* ne sont donc pas une thèse, une utopie: c'est un roman; ou, si l'on veut, c'est, sous forme romanesque, le tableau

Julien mourant : « Tu as vaincu, Galiléen (t. IV, p. 438) ! » Presque jamais M. de Broglie ne raconte de miracles sans mettre soigneusement à couvert sa responsabilité : « On *crut* remarquer..., » dit-il (ibid., p. 235) ;— « plusieurs guérisons miraculeuses vinrent sur-le- « champ, *dit-on*... (t. VI, p. 190) ; — le saint moine Aphraate, re- « nommé par les miracles *que lui attribuait la croyance popu- « laire*... (t. V, p. 301). » Ainsi il s'exprime toujours. — Le plus fort en ce genre est le récit d'un des faits de son propre aveu les mieux avérés de l'histoire, c'est-à-dire de la tentative de reconstruction du temple de Jérusalem. « A toute heure, raconte-t-il, surtout pendant « la nuit, on voyait, *dit-on*, des globes de feu... (t. IV, p. 335) ; » et comme, en fin de compte, le fait est incontestable, il cite au moins l'opinion des physiciens d'aujourd'hui, suivant lesquels « l'inflam- « mation subite des gaz contenus dans des souterrains longtemps fer- « més suffit à tout expliquer (ibid., p. 337). » Il avoue bien qu'une telle interprétation ne concorde point parfaitement avec les textes ; il ajoute même qu'il y aurait néanmoins miracle dans le concours de l'explosion avec la prophétie de Jésus-Christ ; mais pourquoi tant de timidité ? Pourquoi reculer toujours devant la reconnaissance franche et entière du prodige ? — Notons en passant une chose douteuse, une expression dangereuse au moins, et une hérésie formelle. La chose douteuse, c'est que le christianisme ait hâté la dissolution de l'empire (t. VI, pp. 76, 77) : il nous paraît plus certain que l'empire se serait dissous quand même dans la mort, et qu'il y serait resté, si le christianisme n'avait été là pour l'appeler à une vie nouvelle. — Voici l'expression au moins dangereuse : « La parcelle de la substance di- « vine dont notre âme est faite (ibid., p. 522) : » le panthéisme ne saurait mieux dire. — Enfin, il y a hérésie formelle à parler de la *personne humaine* du Christ (t. IV, p. 261), en qui il n'y eut jamais que la personnalité divine. — Mais ce sont particulièrement les idées libérales qui percent dans ces quatre volumes, soit par l'empressement à s'appuyer sur le moindre fait de l'histoire, soit par le regret de s'y voir condamnées. Il n'est pas jusqu'à saint Athanase et à saint Hilaire que M. de Broglie ne transforme en apôtres anticipés de la tolérance, de la concurrence et de la liberté, et qu'il n'oppose aux partisans de la force mise au service de la religion, aux prétendus amis du despotisme, se consolant, dans la domination sur leurs adversaires, de leur propre servitude (t. III, pp. 92, 128, 129, 361, 363). Suivant l'écrivain qui a dit un jour que Dieu était assez fort pour se dé-

fendre lui-même, la vérité seule peut se passer de la force, et l'Eglise n'a besoin d'être défendue ni corrigée par personne (t. IV, pp. 404, 412). Le terme auquel aboutit le IVe siècle et la conclusion de son ouvrage le contrarient visiblement : car enfin tout se couronne par le triomphe de la politique de saint Ambroise, précurseur des Grégoire VII et des Innocent III, premier modèle des « ambitieuses ten- « tatives (t. VI, p. 321) » qu'il condamne. Il ne peut se consoler du triomphe de cette politique que par l'espérance, la certitude même, « qu'on ne verra plus l'union de l'Etat et de l'Eglise telle qu'elle fut « lentement conclue au IVe siècle, et telle qu'elle a été pleinement « réalisée au moyen âge (ibid., p. 527). »—Inutile d'insister sur des points que nous avons tant de fois débattus, à propos non-seulement du livre de M. de Broglie, mais de plusieurs autres ouvrages : notre pensée est désormais suffisamment connue. Puis, il nous est pénible de faire à la critique une part si grande, lorsque nous voudrions être tout entiers à l'admiration de l'œuvre d'un savant, d'un penseur et d'un écrivain.

U. MAYNARD.

93. **L'ESPRIT** *de Pie IX,* ou *les plus beaux Traits de la vie de ce grand pape,* par le P. HUGUET, S. M. — 1 volume in-18 de 524 pages (1866), chez Félix Girard, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Ainsi qu'on le voit par le sous-titre, ce livre est un recueil d'anecdotes sur le Souverain-Pontife Pie IX. Il est divisé en treize chapitres : Dévotion du pape à la sainte eucharistie et à Marie ;— son amour pour les enfants, — pour les pauvres, — pour les pécheurs ; — esprit de prière, — esprit de force ; — cœur de Pie IX, — son enjouement aimable ; — le denier de saint Pierre ; — terribles punitions des révolutionnaires italiens ; — Pie IX et l'armée française ; — faits surnaturels de la vie de Pie IX. — Les récits, disposés dans cet ordre, sont empruntés aux diverses vies du pape déjà publiées, aux journaux, aux lettres particulières, aux communications que l'auteur a reçues à Rome même. — L'ensemble en est plein d'intérêt, et forme un tout assez bien agencé. Que de traits touchants, délicieux, variés dans leur charme, saisissant le cœur pour l'entraîner au siége apostolique et au glorieux pontife qui l'occupe si saintement ! Le P. Huguet a multiplié ces beaux souvenirs, et il a bien fait : la matière ne lui faisait point défaut. On trouve, à la page 304, une lettre datée de Rome, 3 septembre 1821, signée du comte de Saint-Leu, qu'on lira avec une sorte de stupeur, après quarante-cinq ans et à la lueur des événements qui

ont suivi, soit en 1831, soit en 1860. De tels documents appartiennent à l'histoire, et seront toujours reproduits à propos quand il s'agira des grandes questions de l'Eglise, de la morale et de la vérité.

L'auteur, à la page 80, parle des tableaux vus à Turin en 1842, dans les appartements de Charles-Albert, représentant sept princes de la maison de Savoie inscrits au catalogue des saints, avec cette devise : *Filii sanctorum sumus.* Il croit que ces tableaux ont été relégués dans un grenier. Il se trompe : le voyageur qui visite le palais royal de Turin les rencontre exposés dans une immense salle, et tout à côté une autre salle contient les portraits fort nombreux des religieux et des religieuses de la même famille ; au plafond de cette même pièce brillent les mots suivants, enlacés dans des guirlandes de fleurs et dans un écusson, et formant à peu près un vers : *Multis est melior virtus una triumphis.* — Nous n'avons point à disserter là-dessus : chacun le fait assez *in petto* devant cette énergique revendication de l'Evangile et de la vertu.

Le titre adopté par le P. Huguet nous plaît moins que la rédaction du volume. Dans vingt ans, nous le trouverions parfait : aujourd'hui, il pourra sembler étrange, surtout pour les personnes du monde qui voudront y découvrir une pensée de flatterie certainement étrangère au digne religieux. Peut-être aussi, en deux ou trois endroits et sans le vouloir, a-t-il admis des citations où l'autorité épiscopale serait quelque peu amoindrie; enfin, plusieurs expressions italiennes, comme *la Tata-Giovanni*, *ubbriacci*, etc., sont fautives : il faut lire « l'hospice *du* Tata-Giovanni (p. 134 et passim). » — Basilique *lorétane* est-il français (p. 75)? — L'ouvrage n'en est pas moins très-recommandable. Ecrit avec le cœur, c'est au cœur qu'il parle, et c'est au cœur qu'il arrivera.

94. **ÉVANGILE** *d'une grand'mère,* par Mme la comtesse DE SÉGUR, née Rostopchine. — 1 volume grand in-8° de VIII-378 pages illustré de 30 gravures sur bois (1866), chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

Mme la comtesse de Ségur nous a, depuis longtemps, habitués aux excellents ouvrages d'éducation dus à sa plume élégante, facile et tout à fait à la portée du jeune âge. Ce nouveau volume, approuvé par sept archevêques et évêques, sera l'un des plus goûtés, et peut-être le plus utile pour ceux auxquels il s'adresse. Ce n'est pas chose facile d'exposer à de tout petits enfants l'histoire, les mystères, la doctrine, l'ensemble des faits de l'Evangile, sans rien ôter à la dignité, à la gra-

vité sublime du texte divin. Or, ici, nous avons le jugement de Mgr l'archevêque de Sens, qui sera celui de tout lecteur : « Les pas« sages difficiles du texte sacré, les termes obscurs, les enseignements « les plus relevés, se trouvent admirablement éclaircis et mis à la « portée de l'intelligence et du cœur des enfants. » Il n'est pas un point qu'ils ne puissent saisir parfaitement, et avec d'autant plus de facilité, que de petits interrupteurs, des questionneurs infatigables, ne laissent rien passer sans exiger éclaircissement et explication. La bonne grand'mère répond à tout, met tous les détails sous les yeux, interprète les mots obscurs, décrit les sites et les situations, appelle à son aide les comparaisons, et ne craint rien tant qu'une obscurité quelconque. Aussi n'en laisse-t-elle pas subsister une, de quelque nature qu'elle soit. Les défauts de l'enfance, ses mauvais penchants, sont, à l'occasion, flagellés de manière à exciter une vive répulsion dans l'auditoire, composé de treize personnages, dont le plus âgé a dix-sept ans, et les deux derniers quatre ans seulement. A ceux-ci le soin d'interrompre chaque fois qu'un mot leur paraît peu intelligible, et ils n'y manquent guère.

Cet intéressant ouvrage se lira avec agrément et profit par des enfants plus âgés. Il servirait très-bien de lectures préparatoires à la première communion, et surtout de lectures en famille le soir : car, suivant l'observation de Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, cet *Evangile d'une grand'mère* apparaît fort à propos, à la suite des réfutations du moderne arianisme publiées par les évêques et par de savants et consciencieux écrivains. Ceux-ci parlent aux érudits; Mme de Ségur s'adresse au jeune âge, qu'elle aime d'un amour si vrai et si intelligent; elle lui donne comme un abrégé de l'histoire du monde et un cours de morale, montrant la réalité à côté des figures et l'accomplissement à la suite des prophéties.

L'édition est d'ailleurs remarquablement soignée. Beau format, papier et caractères de choix. Les figures nombreuses, destinées à mieux graver l'instruction par les yeux, n'atteindront pas toujours leur but, nous le craignons ; elles sont assez faibles de composition. On n'aimera guère, par exemple, dans l'adoration des bergers, la sainte Vierge étendue sur un lit, en proie à la souffrance comme une mère ordinaire : n'est-ce pas elle plutôt qui présente son divin fils à ces premiers appelés de la grâce? La fuite en Egypte a des couleurs quelque peu fantastiques; Jésus au milieu des docteurs est bien raide, et le paysage de la Samaritaine ne répond en rien aux descriptions de

la terre sainte : comment supposer un grand fleuve auprès du puits où l'on vient se procurer avec tant de peine un peu d'eau ? Ce n'est pas dans une grotte que le bon Samaritain secourut l'homme que les voleurs avaient dépouillé, mais au milieu de la route.— Bornons-nous à ces remarques sur les *illustrations* de cet excellent ouvrage. V. POSTEL.

95. **HÉROS** *et* **MARTYRS.** *Episodes des guerres de l'Ouest sous la terreur,* par Mme la comtesse Eugénie DE LA ROCHÈRE. — 1 volume in-12 de 338 pages (1864), chez Vrayet de Surcy ; — prix : 2 fr. 50 c.

Tout, dans ce volume, respire l'héroïsme vendéen, sous sa double forme religieuse et politique, en regard des atrocités et des bassesses de la démagogie. Ces épisodes sont quelques fleurs aux blanches corolles, aux parfums exquis, choisies avec goût dans ce champ de l'honneur où elles s'épanouissaient si nombreuses, baignées de sang et de larmes.

Marie Vandangeon est une jeune fille d'Yzernay. Pieuse et forte, elle va visiter dans une grotte le curé de son village qui s'y est retiré avec le sacristain; on prie, on célèbre les saints mystères, on communie dans ce tombeau ; quel spectacle ! Yzernay est saccagé par les bleus ; le père de Marie est lié, conduit en prison ; elle y partage sa captivité, et refuse, sur l'avis de son père, de le sauver en assistant à la messe d'un *jureur*. Délivrés par des amis, les voici en voyage. Le vieillard ne peut plus marcher : Marie va lui chercher un véhicule ; en son absence, il est arrêté et fusillé ; Vandangeon, son fils, veut venger sa mort sur les bleus ! Grâce, lui dit Marie, et ils sont préservés.

Mlle Des Melliers est aussi une jeune héroïne. Tombée aux mains des bleus, Savary, chef d'état-major, l'envoie à Laval sous la garde du général Marceau ; elle y quitte son hôtesse de peur de l'exposer, et, conduite à l'échafaud, l'intrépide Marceau vient trop tard pour la sauver.

M. de Fromental est un honnête commissaire ordonnateur des armées de la république. Depuis la victoire des Vendéens au Mans, Mme Boguais et ses filles ont logé chez Mlle Pétronille ; elles y ont été admirables de piété et de tendresse. Le Mans est repris par les bleus ; M. de Fromental loge à son tour chez Pétronille ; il y voit un pastel où les filles de Mme Boguais sont représentées avec leur mère, devient amoureux de l'une d'elles, Eulalie, la tire de prison, la fait conduire à Châteaubriand avec une de ses sœurs, délivre l'autre, épouse celle qu'il aime et la rend heureuse.

La Famille Taupin est un vrai drame, drame historique comme les précédentes nouvelles, sauf le dialogue, bien entendu, et des détails secondaires faciles à distinguer. Taupin, de Tréguier, a rejoint, dans une île d'Angleterre, son évêque proscrit. Sa femme, mère d'une petite fille et de trois petits garçons encore au berceau, est restée au logis. Elle y reçoit deux jeunes prêtres vêtus en paysans, qui y célèbrent la nuit les saints mystères. Le sergent Froulard, son cousin, mauvais sujet qui a du cœur, la protége contre les espions; mais un traître la dénonce, comme ayant abrité des *calotins*, à l'accusateur public Leroux, depuis longtemps furieux de n'avoir pu la séduire. Elle est prise et conduite à Tréguier, où elle doit périr sur l'échafaud. Pour la sauver, Froulard s'associe au chouan Cœur-de-Lion, terreur des bleus; mais ils échouent. Cœur-de-Lion se venge sur les républicains qu'il taille en pièces çà et là. Froulard tue l'accusateur public et demande pardon de ce meurtre à Dieu et aux hommes; il l'expie par de belles actions. Taupin revient de l'exil; quelle scène que celle où il embrasse ses enfants sans leur mère! Il est ensuite fait prisonnier; on le fusille; il tombe en criant : Vive le roi! Sous la restauration, un de ses fils fut le digne héritier des vertus de son père et de sa mère.

Ces récits délicieux seront lus avec tout le plaisir qu'ils nous ont fait éprouver. On est constamment ici dans une atmosphère de religion et de fidélité : les tableaux sont vifs, charmants de grâce ou saisissants de pathétique et de grandeur. Mme de la Rochère a su les peindre comme elle les sent, avec une vérité communicative et pénétrante. GUSTAVE ROBERT.

96. **HISTOIRE** *de la sainte Vierge, dédiée à la jeunesse chrétienne, illustrée de 31 magnifiques gravures sur acier*, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de Latreiche. — 1 volume in-8° ou in-12 de XII-295 pages (1865), chez J.-L. Paulmier; — prix : 6 fr. 50 c. in-8°, et 4 fr. in-12.

97. **VIE** *de la très-sainte Vierge, mère de Dieu, avec un tableau de son culte*, par M. Maxime DE MONTROND. — 1 volume in-4° de 168 pages plus 1 gravure (1865), chez L. Lefort, à Lille, et chez J. Mollie, à Paris; — prix : 3 fr.

Mme la comtesse Drohojowska a déjà composé, en faveur de la jeunesse, un grand nombre d'ouvrages qui jouissent d'une légitime réputation et qui font du bien dans les maisons d'éducation et dans les familles. Son talent souple et facile, son style clair, correct et gracieux, la justesse de son esprit et la pureté de ses principes con-

les Souverains Pontifes furent empreintes, alors qu'il débattait des intérêts mixtes, du même caractère de respectueuse et filiale soumission. En résistant avec justice aux prétentions de quelques membres du clergé de France, il était loin de penser que le saint siége, dans son gouvernement temporel et même ecclésiastique, ne songeât qu'à rassasier les appétits insatiables de la cour de Rome. Il faut laisser à M. Faure cette calomnie, qui a une saveur de XVIIIe siècle.

Nous n'avons plus qu'un court espace pour signaler le IXe livre de cette histoire, où l'auteur essaie de saisir, à travers les faits, l'âme du XIIIe siècle. Ici, la contradiction prend vraiment des proportions fabuleuses. D'abord, ce siècle est magnifique par la dilatation des intelligences dans tous les ordres de la pensée; puis il est borné, il ne sait rien ou il sait mal; tout au plus quelques nobles et brillantes personnalités se détachent de la corruption et de l'ignorance universelle. Dans ce flot d'antithèses, quelle est la pensée *une* et *indivisible* de M. Faure? Nous ne savons : il en garde inviolablement le secret. Et combien de répétitions et de longueurs! quelle diffusion! et parfois quels détails peu chastes! Mais voici un aveu. Le XIIIe siècle, auquel saint Louis mêla partout ses influences fécondes, valut le nôtre, comme intelligence et moralité. La pensée y fut libre en tous sens, dans les discours et dans les livres; trop libre même, car elle eut en religion, en sociabilité, en morale, des licences que notre tolérance ne tolérerait pas. Nul, mieux que l'auteur, ne fait ainsi justice de ses diatribes contre le triple despotisme pontifical, sacerdotal et monacal.

Concluons. Ce livre, dans bien de parties essentielles a un vrai mérite de science et souvent de style; mais le jugement fait trop souvent défaut. Une bonne histoire de saint Louis reste à faire. Qu'une plume catholique se hâte de nous la donner. GEORGES GANDY.

127. LETTRES *édifiantes et curieuses de la nouvelle mission de Maduré*, éditées par le P. J. BERTRAND, de la Compagnie de Jésus. — 2 volumes in-8° de IV-468 et 484 pages (1866), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 8 fr.

Le P. Bertrand, en nous donnant cet intéressant et édifiant recueil, qui sera recherché par tous ceux qui aiment les lectures solides et instructives, pouvait tout contrôler personnellement, ayant lui-même évangélisé pendant plusieurs années ces contrées. Il est aussi l'auteur de plusieurs de ces lettres, qui forment une suite et un complément à son précédent ouvrage : *la Mission du Maduré*,

dont nous avons parlé (t. VII, p. 329; t. IX, p. 131), qui laissait les choses au moment où cette chrétienté, jusqu'alors florissante et pleine d'espérances, se trouva ébranlée, menacée d'une ruine entière, par la fatale question des rites malabares, vers 1740, alors que 127 de ses apôtres furent jetés sur un navire portugais pour être ramenés à Lisbonne et ensevelis dans les cachots d'une patrie aveuglée par le philosophisme. Pombal n'allait pas tarder à paraître, et il avait des précurseurs dignes de lui. On connaît cette douloureuse, cette honteuse page d'histoire. La haine portugaise, du reste, ne put ou ne sut pas atteindre toutes ses victimes : ceux des missionnaires qui échappèrent à ses poursuites restèrent courageusement à leur poste, « se multipliant par un redoublement « d'énergie (p. 2). » Là surtout commence, de leur part, une vie d'abnégation et de dévouement apostolique qui n'a jamais été surpassée. Ces hommes, accusés de ne rechercher que leurs intérêts et la satisfaction d'une prétendue impatience de domination, ne vivent, dans la retraite, que de privations, de sacrifices et de pénitence. Leurs austérités, racontées par ceux qui vinrent les remplacer, et qui arrivèrent, quelques-uns du moins, avec de forts préjugés contre eux, égalent ce que nous lisons de plus surprenant dans les vies des saints. — Voici, par exemple, le P. Busson, qui ne prend d'autre repos pendant la nuit que celui que la nature lui dérobe ; mais, afin qu'elle n'ait pas tout l'avantage, il se tient debout, appuyé contre un mur, et passe les nuits à prier dans cette posture gênante, ou prosterné sur le marchepied de l'autel de son église. Il ne se nourrit que de pain trempé dans l'eau, et de quelques herbes amères et sans assaisonnement. *Seul*, cependant, il gouverne un collége, administre une chrétienté nombreuse, donne tous les *jours un certain* temps au travail manuel, et aide encore ses confrères dans ce que leur ministère offre de plus rebutant et de plus pénible parmi ces peuplades grossières. Ajoutons à cela qu'il était couvert de plaies et d'ulcères. Il tombe malade au loin, et il défend qu'on aille lui chercher du secours ; on le soigne toutefois ; mais, les sacrements reçus, il se lève par un suprême effort, et va expirer au pied du crucifix ! On trouve sur son corps un cilice qu'il n'avait pas quitté depuis quinze ans ! Quand la grâce rencontre de tels cœurs, ce sont des miracles qu'elle y opère. — Le P. Ansaldo, de Sicile, ne dort que sur une chaise, ne se récrée que par le travail, choisit les aliments les plus mauvais, et passe chaque année dix jours assis devant son bureau,

les yeux attachés sur la croix, dans une méditation non interrompue. — Le P. Baignoux, chargé seul de trois districts, ne vit que de racines et de feuilles d'arbres; il voyage toujours à pied, et à la plus grande ardeur du soleil; à peine s'accorde-t-il quelques heures de sommeil, et encore a-t-il soin de se garrotter avec une corde, de manière que son corps forme un demi-cercle, afin qu'il n'y ait pas un moment dans sa vie qui ne soit consacré à l'expiation. — L'esprit du monde comprendra peu ces choses: à quoi bon se martyriser de la sorte, dira-t-il? Ah! répondrons-nous, à quoi bon l'agonie sanglante du Calvaire, lorsqu'un soupir ou une larme pouvait racheter l'univers? *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* — Le monde, qui s'en rit, doit à ces saints excès, peut-être, d'exister encore : la foudre s'arrêterait-elle sur nos têtes, si elle n'était repoussée par de telles vertus, unies aux mérites de la croix et en perpétuant l'union avec l'humanité?

Tel furent, pour la plupart, ces évangélisateurs sublimes, que la rage encyclopédiste poursuivit, décima, ensevelit sous le mensonge et la calomnie. Le dernier coup leur vint de Clément XIV : ce fut le jour le plus terrible de ces émouvantes annales! La soumission, du reste, fut parfaite : celui qui ne vit que pour Dieu sait toujours obéir à l'autorité légitime, et c'était pour Dieu que vivait la Compagnie de Jésus. L'un de ces héroïques missionnaires, le P. Xavier d'Andréa, eut la consolation de voir le rétablissement de l'ordre par le pape Pie VII; après la paix rendue à l'Eglise, célébra cette fête avec tous les apôtres qui se trouvaient à Pondichéry, et chanta son *Nunc dimittis*. Un de ses confrères, mort en odeur de sainteté bien des années auparavant, avait prédit, en termes formels, cette réhabilitation : il l'avait vue dans l'avenir et l'avait saluée comme accomplie déjà.

Quatre membres de la Compagnie furent désignés, en 1836, pour aller recueillir l'héritage de leurs pères, « c'est-à-dire relever les « ruines du grand édifice qu'ils avaient construit au milieu de la « gentilité (t. I, p. 22). » C'est de leurs travaux et de ceux de leurs successeurs que nous avons ici l'historique tracé par eux-mêmes, année par année, presque jour par jour. La première lettre est du P. Bertrand lui-même, supérieur de la mission, et datée de 1838. La dernière est d'avril 1860. On s'arrache difficilement à ces pages, quand on a commencé à les lire. Que de travail, mais aussi quelle ardeur à l'accepter! quelle moisson, mais quels ouvriers! Quelles industries pour procurer les conversions et pour les affermir, pour les soutenir

dans la persévérance ! Colléges, écoles, ouvroirs, fabriques même, tout est employé à ce but apostolique. Point de fatigues, point de contradictions, point de déceptions capables de refroidir cette soif des âmes qui embrasse le monde entier, et qui aspire à y détruire à tout jamais l'erreur, l'infidélité, le péché. Mais il y a bien des consolations aussi, et Dieu est grandement loué sur cette terre. — On recueillera dans cet ouvrage mille renseignements précieux sur les Indiens, sur leurs mœurs, leurs langues, leurs superstitions, leur histoire, leur état présent, leurs castes ; sur les plantes, les animaux, la géographie, l'occupation anglaise, etc. ; et, au milieu de ces tableaux ou de ces récits, les traits les plus touchants et les plus édifiants exemples, entre autres dans la XIXe lettre, t. I, p. 326 ; dans la XXVIe, ibid., 445 ; dans la L^e, t. II, p. 221, etc.

Deux améliorations seraient fort désirables dans cette belle et utile publication : une carte, qu'on n'a pas toujours à sa disposition, et sans laquelle, pourtant, il est impossible de suivre avec intelligence les missionnaires, et même quelquefois de les *comprendre* ; — un sommaire en tête de chaque lettre. Ce sommaire, il est vrai, est donné à la table générale ; mais n'eut-il pas été mieux à sa place là où nous le voudrions ? Il y a aussi, presque à toutes les lettres, un P. C. dont on ne devine guère la signification : une petite note à ce sujet n'eût pas été superflue. V. POSTEL.

128. **LE MANOIR** *et le monastère, histoire franc-comtoise du* XIVe *siècle*, par M. Marcel TISSOT. — 1 volume in-12 de 384 pages (1865), chez C. Blériot ; — prix : 3 fr.

Il y a un peu de tout dans ce volume : des récits de combats et de grands coups d'épée donnés et reçus, des descriptions de sites, d'intérieurs de châteaux et de couvents, des scènes d'amour fort sobrement et fort chastement retracées, où la passion est plutôt indiquée qu'exprimée, des aventures, des voyages et des pèlerinages en Palestine ! L'attrait du mystère n'a pas non plus été négligé, et le chevalier inconnu, que tout le monde finit par connaître, occupe bien sa place dans un temps où le lien de la discipline sociale était bien moins étroit, et où la personnalité humaine se développait et s'accusait bien plus fortement que de nos jours. Nous en dirions volontiers autant du vieux mendiant Jérôme, qui se mêle de deviner et de prédire l'avenir par l'inspection des mains, ce qu'on a nommé *chiromancie*. Toutefois, nous ferons observer qu'il y a péril à introduire

Quand on écrit dans ce goût, il faut se souvenir que le poëte chrétien n'est pas seulement une nature ailée et légère, volant où elle peut, mais qu'il a , pour sa part, la mission d'enseigner, et qu'il ne peut le faire qu'en s'appuyant sur ces deux forces vives, la méditation et le travail. A. MAZURE.

136. **ROME.** *Ses églises, ses monuments, ses institutions. Lettres à un ami,* par M. l'abbé ROLLAND, vicaire à Saint-Julien de Tours. — 1 volume in-12 de IV-478 pages (1866), chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris ; — prix : 3 fr.

Ne nous plaignons pas trop de ce grand nombre de livres sur Rome qui, depuis quelques années, se multiplient parmi nous : c'est un signe du temps, et un bon signe. Au milieu des graves préoccupations dont la capitale du monde chrétien est devenue l'objet, les âmes catholiques se sentent plus fortement que jamais attirées vers elle. On veut la voir de près, l'interroger, l'étudier, se rendre compte par soi-même du mérite des éloges ou des critiques qu'elle suscite si vivement ; et, presque toujours, après l'avoir vue, on l'aime, on l'admire, on la quitte avec le désir de la défendre hautement, de la faire aimer et apprécier par ses concitoyens et par ses amis. Aujourd'hui que la ville des papes a tant de contempteurs de parti pris, tant d'injustes ennemis qu'engendrent l'ignorance et la mauvaise foi, n'est-il pas bon que des témoins intelligents et des admirateurs sincères viennent, chacun à sa manière et à son heure, déposer en faveur de la vérité, mettre au service de la bonne cause les résultats d'un examen attentif et d'une conviction réfléchie ?

Tels sont les sentiments qui ont inspiré M. l'abbé Rolland dans la publication de ses *Lettres à un ami*. Le caractère qui les distingue, c'est, avant tout, un accent franchement catholique, la pure et vraie inspiration chrétienne animée d'un filial amour et d'un attachement profond pour l'Eglise et son glorieux pontife. Tout ce qu'il voit à Rome, il le juge et l'apprécie au point de vue de la foi ; il a raison : c'est par ce côté-là seul qu'on peut comprendre et goûter parfaitement les gloires exceptionnelles et les incomparables beautés de la ville éternelle. Il ne dédaigne pas, sans doute, les monuments de l'art païen ; parfois même il en fait jaillir d'utiles vérités et de vives lumières ; mais ce qui l'attire de préférence, ce qu'il visite avec amour et contemple avec délices, ce sont les belles basiliques, les grandes églises, les pieux sanctuaires, les tombes des martyrs, les reliques

des saints; c'est la Rome chrétienne avec les souvenirs de ses papes, de ses cardinaux, de ses thaumaturges, de ses apôtres; c'est, en un mot, tout ce qui, en se rattachant à l'archéologie sacrée et à l'histoire de l'Eglise, peut émouvoir le cœur, éclairer la foi et réjouir la piété.

Au milieu de ces merveilles de l'art étalées aux yeux du visiteur, il y avait pour l'écrivain un écueil à craindre, celui de la monotonie et de l'uniformité. M. l'abbé Rolland a su l'éviter, en groupant ensemble les monuments qui ont entre eux quelque relation historique, en les rattachant tantôt à un saint illustre, tantôt à une idée saillante. Ainsi, après la description de la grande basilique vaticane qui demandait un examen à part et à laquelle il consacre en effet plusieurs lettres, les autres églises de Rome qui portent le nom de saint Pierre ou qui rappellent quelque souvenir de sa vie et de son martyre, sont l'objet d'une étude spéciale, où l'on suit l'ordre des temps et la succession des faits. Il visite et décrit de même les églises dédiées à saint Paul. Une étude analogue a également lieu pour les sanctuaires où se conservent les insignes reliques de Notre-Seigneur et de la passion. Quant aux églises, si intéressantes et si nombreuses, que la piété romaine a consacrées à la mère de Dieu, il les classe par époque, en raconte l'origine et montre ainsi comment le culte de la sainte Vierge, à Rome, se développe et s'épanouit d'âge en âge : c'est une sorte de pèlerinage à travers les siècles, qui commence dès les temps primitifs, à Sainte-Marie du Transtevère, et se termine de nos jours à la colonne commémorative de la proclamation du dogme de l'immaculée conception. Grâce à ce procédé, M. l'abbé Rolland a pu, sans redite et sans fatigue pour le lecteur, faire entrer dans un cadre assez restreint la plupart des églises de Rome, et presque tous les lieux mémorables qui offrent quelque sujet de consolation ou d'intérêt à la piété chrétienne.

Ce qui donne encore une valeur à part et un cachet d'actualité à ces lettres, c'est qu'elles nous initient, plus qu'on ne le fait d'ordinaire dans ces sortes d'ouvrages, aux mœurs du peuple romain, à sa vie intime, à ses usages, à ses institutions. Les lettres intitulées : *l'Education populaire à Rome*,— *Maisons d'éducation pour les enfants pauvres*,— *les Hôpitaux à Rome*,— *les Conservatoires et les institutions dotales*,— renferment sur le genre d'éducation donnée à la jeunesse romaine, sur les soins prodigués au pauvre, au malade, à l'orphelin, à l'aliéné, au coupable repentant, au prisonnier, des

détails curieux, des documents positifs et précis, qui prouvent que, sous le rapport des institutions de bienfaisance et de charité, loin d'être arriérée, comme on le croit généralement, la ville des papes n'a rien à envier aux autres, et que les nations les plus avancées auraient elles-mêmes beaucoup à profiter de ses exemples dans la voie de l'amélioration et du progrès.

Les ordres religieux et les couvents, si nombreux à Rome, méritaient aussi une étude spéciale. Pour en esquisser l'histoire, l'auteur groupe ensemble les ordres qui datent de la même époque, ou qui ont entre eux quelque affinité. C'est l'occasion pour lui de nous faire visiter les monastères qu'ils habitent, les bibliothèques et les musées qu'ils possèdent, les églises, les hôpitaux ou les colléges qu'ils desservent. En même temps qu'il rappelle l'origine de leur fondation, il cite volontiers les traits de vertu et de charité qui y ont donné lieu; il explique la fin de leur institut; il énumère les services qu'ils rendent journellement à la population; il caractérise l'esprit de leur règle, et jusqu'à la différence du costume qui les distingue.

Un voyage à Rome sans avoir étudié le gouvernement du Saint Père serait nécessairement incomplet. L'auteur appelle l'attention de son ami sur ce sujet dans les lettres intitulées : *les Cardinaux*, — *les Congrégations romaines*, — *les Tribunaux à Rome*. On trouve là, sur l'organisation du gouvernement pontifical et sur l'administration de la justice, des explications nettes, précises, généralement peu connues, et pouvant servir de réfutation à bien des assertions mensongères propagées de nos jours par l'esprit du mal. — Enfin, comme prêtre français, M. l'abbé Rolland n'avait garde d'oublier à Rome les traces glorieuses que la France catholique y a laissées aux différents siècles, les églises nationales qu'elle a fondées, les œuvres pies qu'elle a établies et dotées, les monuments qu'elle a dédiés à la mémoire de ses saints, de ses rois ou de ses guerriers; c'est le sujet d'une des meilleures lettres du livre : *les Français à Rome*.

Nous tenions à faire connaître avec quelque détail cet ouvrage à nos ecteurs; il le mérite par l'excellent esprit qui l'a inspiré et par le fond précieux qu'il renferme. On le lira avec intérêt et avec plaisir, parce qu'il est élégamment écrit, sans fadeur ni prétention, riche de détails et de faits, parsemé de pieuses légendes et de traits édifiants, plein d'entrain, de cœur et de bon goût. On sent, d'ailleurs, en les lisant, que ces lettres ne sont pas de simples impressions superficielles et improvisées, mais qu'elles ont été écrites avec soin,

retouchées à loisir, et qu'elles sont ainsi tout à la fois le résultat d'observations personnelles et le fruit de patientes recherches et de nombreuses lectures. L'auteur invoque fréquemment le témoignage des voyageurs et des écrivains célèbres qui l'ont précédé ; il leur emprunte volontiers une réflexion sage ou un mot saillant. Bien loin de l'en blâmer, nous l'en félicitons. Ce que son livre gagne en exactitude et en solidité ne sert qu'à mieux faire ressortir la fraîcheur du sentiment et la vivacité des impressions.

Nous regrettons, toutefois, que, sous prétexte de ménager l'intérêt et de répandre plus de variété dans la distribution des matières, il ait trop négligé l'ordre méthodique que son titre annonce. Telles lettres, par exemple, ayant rapport à l'examen des institutions, se trouvent, sans raison logique, mêlées à d'autres qui se rapportent à la visite des églises, et réciproquement. De là résulte, outre une certaine confusion fâcheuse au point de vue de l'art, un inconvénient réel pour le lecteur, qui ne peut que difficilement relier dans son esprit ou retrouver dans le volume les parties qu'il a parcourues et qu'il serait tenté de revoir. Une bonne table alphabétique aurait, du moins en partie, obvié à cet inconvénient ; malheureusement, elle fait aussi défaut. — Et, puisque nous en sommes au chapitre des critiques, nous n'absoudrons pas entièrement le jeune pèlerin d'un degré d'enthousiasme parfois excessif dans les éloges qu'il fait du caractère et des mœurs du peuple romain, comme aussi d'une trop grande facilité à accepter sans aucune restriction certaines légendes et certaines anecdotes. Celles qu'il puise aux pures sources chrétiennes seront volontiers admises par le lecteur, tant elles sont gracieuses, charmantes, bien racontées ; mais pourquoi s'arrêter, même un moment, à une légende mythologique et païenne comme celle qu'il cite au sujet de la flèche de Romulus (p. 204) ? — Nous sommes étonnés enfin que, dans les lettres consacrées aux grands ordres religieux, il n'ait pas trouvé une place pour l'ordre des trinitaires et pour leur illustre fondateur saint Jean de Matha, qui nous touche de près, puisqu'il est d'origine française.

Ces regrets exprimés, nous dirons, en somme, que ce volume, dans sa forme simple et modeste, est plus substantiel et plus complet que la plupart des ouvrages du même genre ; qu'il peut suppléer à bien des études et donner des notions suffisantes sur les différents points que nous avons indiqués. A ceux qui ont vu Rome, il rappellera leurs meilleures impressions et leurs plus

doux souvenirs ; à ceux qui désirent la visiter, il pourra tenir lieu d'un guide sûr et éclairé. Volontiers aussi nous le conseillerons aux gens du monde, aux familles chrétiennes et à la jeunesse, comme un sujet de lectures agréables et instructives, propres à nourrir dans les âmes les sentiments de respect et d'affection qu'on ne saurait trop vivement professer de nos jours envers la sainte Eglise romaine et son glorieux pontife. P. JANVIER.

137. SERMONS *de S. Em. le cardinal* WISEMAN ; — *traduits* par M. l'abbé J.-L. LAPÔTRE. — 2 volumes in-12 de XII-470 et 466 pages (1866), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris ; — prix : 7 fr.

On recueille avec intérêt et respect tout ce qui est sorti de la plume, tout ce qui est tombé des lèvres du savant, du vénérable cardinal dont la perte a été si vivement ressentie par l'Angleterre tout entière, catholique et protestante. Chacun sait combien il fut tout à la fois érudit, éloquent et lettré.—Les sermons dont M. l'abbé Lapôtre nous offre une bonne et facile traduction furent publiés du vivant de l'éminent auteur et par lui-même. Il les avait prononcés en grande partie à Rome, à des époques très-diverses, puisque la présente collection embrasse trente années de prédication. Quelques-uns même, qui n'ont point été écrits par Mgr Wiseman, ont été conservés par la sténographie, sur laquelle le prélat les fit imprimer en les revoyant et les retouchant. — Ces discours se ressentent nécessairement de l'auditoire particulier auquel ils étaient adressés, auditoire anglais, bien élevé, savant, froid, raide et guindé ; c'est le cardinal qui lui applique tous ces qualificatifs. Beaucoup de protestants dans le nombre, beaucoup de curieux et d'indifférents, mais point de pauvres, point de ces âmes simples et dociles, sur lesquelles un orateur sacré repose ses yeux et son cœur avec amour, qui, par là aussi, sont pour lui une source nouvelle d'ardeur et d'inspiration. Toutefois, on n'y trouvera pas ce qu'on pourrait craindre de pareilles circonstances, une sèche controverse, des allures mathématiques si l'on peut dire ainsi : un talent si élevé savait admirablement tourner les difficultés, échapper aux embarras, en tirer même parti pour ses grandes thèses ; en sorte que ces sermons profiteront encore, dans une bonne mesure, à nos prédicateurs de France, mieux placés pour toucher en instruisant.

Au lieu de les disposer suivant l'ordre dans lequel ils ont été prêchés, on les a groupés par sujets, ce qui est préférable. Le tome Ier en renferme quinze sur Notre-Seigneur, trois sur la sainte

Vierge ; le second vingt-trois sur divers sujets de morale, le monde, le scandale, le péché, la mort, la charité, etc. L'un, sur une première messe, est particulièrement plein de choses touchantes et utiles. A la fin du premier volume on a placé six lettres pastorales qui méritaient d'être conservées et répandues parmi les fidèles, sur le sacré cœur et sur les prières des Quarante-Heures.

Le caractère propre de toutes ces compositions est la force de la doctrine, jointe à deux qualités qui se rencontrent rarement ensemble, la méthode sévère et les élégances d'une riche imagination. Il y aura donc un réel profit pour les prêtres, un profit non moins réel pour les laïques, à recourir à ces pages éloquentes et pieuses. « Je me suis « toujours appliqué, écrit le vénérable auteur, à dire de bonnes choses « plutôt qu'à la manière de les bien dire (p. x). » Or, cette manière, sans la chercher il l'a trouvée, et, sous ce double rapport, il restera comme un modèle et un maître.

Nous eussions désiré que le traducteur plaçât un sommaire analytique en tête de chaque sermon : on comprend que le prédicateur qui veut en faire usage se perde un peu dans ces longs développements sans point de repère, sans divisions apparentes, pas même celles des trois parties indiquées ordinairement dans nos sermonnaires. Fénelon n'aimait pas ces coupures ; Bourdaloue, Massillon, Bossuet le plus souvent, s'y attachent, et il nous semble que la postérité leur a donné raison.

V. Postel.

138. SAINT VINCENT DE PAUL *et les sœurs de charité*, par M. Capefigue. — — 1 volume in-12 de 108 pages plus 1 portrait (1865), chez Amyot (*les Fondateurs des grands ordres religieux*) ; — prix : 1 fr. 75 c.

Auteur d'une histoire de saint Vincent de Paul couronnée, il y a près de quarante ans, par la *Société catholique des bons livres*, M. Capefigue, — chose incroyable ! — ne connaît pas encore la vie de son héros ! Ce qu'il y a, d'abord, d'anachronismes et de confusion dans cette centaine de pages, ne saurait se dire. Rien n'y est distinct, ni les principales époques de la vie du saint, ni ses grandes œuvres ; tout y est pêle-mêle. Les erreurs ne peuvent s'y compter, et il nous faudrait les 108 pages du volume pour les relever toutes. Puis, M. Capefigue invente et introduit le roman dans l'histoire. Où a-t-il pris, par exemple, que saint Vincent de Paul ait été mêlé aux amours platoniques de Louis XIII et de Mlle de la Fayette, qu'il ait conduit lui-même la jeune fille au couvent, qu'il ait exigé la cessation de leurs

ressortir le côté immoral et antichrétien de cette conduite. Son récit est d'ailleurs très-bien fait. « On parcourut l'île; elle présentait les « panoramas les plus pittoresques. Elle paraissait uniquement peuplée « d'oiseaux, qui vinrent se percher familièrement sur les mâts, sur « les cordages, sur les antennes du navire. L'aspect de l'homme les « effarouchait si peu, qu'ils se laissaient prendre à la main (p. 9). » Nous avons signalé déjà cette disposition dans les animaux au milieu des glaces du Groënland.

Dona Catalina de Erauso, vers 1600, présente une vie comparable à celle des plus intrépides ferrailleurs du temps. Elle court au Pérou, au Chili, dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, bataille partout, est faite prisonnière, gagne Cuzco, revient à Cadix, traverse la France et le Piémont, est dépouillée par des voleurs, s'embarque pour Rome, se bat en duel et visite Naples, où elle écrit ses prouesses. On la perd de vue à partir de ce moment.

En voici une autre, Marie Read, qui, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, se fait tout bonnement pirate, à la suite de l'éducation déplorable que lui avait donnée sa très-peu estimable mère. Elle quitte la marine, entre dans un régiment d'infanterie, puis dans la cavalerie, sans être reconnue, et finit par épouser un Flamand, qui la laisse veuve et endettée. Elle revient à l'infanterie, ensuite à la marine, où elle trempe dans une révolte sur mer et où elle se prend d'amitié pour un matelot, qui, déguisé comme elle, était femme comme elle. Mariée de nouveau, saisie en qualité de pirate et jugée, elle meurt en prison.

L'histoire de Mme Godin des Odonais, vers 1745, est une série de telles misères, de souffrances si atroces dans les forêts et les déserts de l'Amérique du Sud, qu'elle ne saurait être abrégée. Il faut la lire en entier, et on ne le fait pas sans une profonde émotion et sans une admiration égale pour ces natures de bronze, que le péril exalte, et qui courent au-devant de lui comme d'autres volent au plaisir.

On voit ainsi défiler dans les pages de M. Cortambert Jeanne Baret, Mme Lacouture, lady Esther Stanhope, cette incorrigible amie de l'Orient et de la lumière, cette illuminée mystérieuse que M. de Lamartine a, plus que personne, rendue célèbre; mistress Trollope, Mlle d'Angeville, Mme Ida Pfeiffer, qui a écrit elle-même ses mémoires, la princesse Belgiojoso, Mme de Bourboulon, etc. L'ouvrage se termine par des notes et des éclaircissements et par une table biographique.

Si intéressant que soit ce volume, nous ne pensons pas qu'on puisse en permettre la lecture indistinctement à toutes les jeunes filles : non pas qu'on s'y heurte à rien de mauvais : seulement, les imaginations ardentes y puiseraient peut-être trop de goût pour le romanesque et l'impossible. Ces femmes perpétuellement habillées en hommes, soldats, marins, bretteurs, excitent sans doute la curiosité, mais une curiosité sans grand avantage et non sans inconvénient. Aux personnes du monde et à celles que leur maturité met à couvert, *les illustres Voyageuses* plairont : elles y apprendront des choses peu connues.

V. Postel.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 14 avril dernier, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Mélanges philosophiques et religieux, par Bordas-Dumoulin. — Paris, 1846.

Essais sur la réforme catholique, par Bordas-Dumoulin et F. Huet. — Paris, 1856.

Œuvres posthumes de Bordas-Dumoulin, publiées avec une introduction et des notes, par F. Huet. — Paris, 1861.

Histoire de la vie et des ouvrages de Bordas-Dumoulin, par F. Huet. — Paris, 1861.

La Science de l'esprit, principes généraux de philosophie pure et appliquée, par F. Huet. — Paris, 1864.

Le Problème de la vie, recherche des bases d'une philosophie pratique, par Jacques Legrand. — Paris, 1864.

L'Ame au point de vue de la science et de la raison, par I.-P. Chevalier, de Saint-Pol, en Artois. — Paris, 1863.

Storia documentata di Carlo quinto, in correlazione al l'Italia, del professore Giuseppe De Leva. Volume I. — Venezia, 1864. — (*Histoire authentique de Charles-Quint dans ses rapports avec l'Italie*, par le professeur Joseph de Leva. Tome 1er. — Venise, 1864.)

Lettere ad un amico interno ai beni ecclesiastici, A. B. P. — Lugano, 1865. — (*Lettres à un ami touchant les biens ecclésiastiques*, par A.-B. P. — Lugano, 1865.)

Notizie storiche sull' origine del dominio temporale dei Papi, per cura di P. A. M., professore di filosofia e mattematiche. — Napoli,

1865. — (*Notices historiques sur l'origine du pouvoir temporel des papes*, par les soins de P.-A. M., professeur de philosophie et de mathématiques. — Naples, 1865.)

Troppo tardi, ossia *la Questione romana sotto nuovo aspetto studiata in Europa*, da Aurelio TURCOTI, *a fronte di quella studiata in Roma* da Pier Carlo Boggio. — Torino, 1866. — (*Les Retardataires*, ou la *Question romaine étudiée sous un nouvel aspect en Europe*, par Aurélien TURCOTTI, *et à Rome*, par Pierre-Charles BOGGIO. — Turin, 1866.)

Problemi di teologia cristiana, per Mario MARESCA, deputato al parlamento nazionale. Parte I. *Dio.* — Torino, 1863, volumetto in-8°. — (*Problèmes de théologie chrétienne*, par Mariano MARESCA, député au parlement italien. — 1re partie : *Dieu.* — Turin, 1863, in-8°.)

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 avril au 15 mai 1866.

Annales de philosophie chrétienne.

Mars. Victor LANGLOIS : Histoire du mont Athos et de ses monastères, d'après les documents rassemblés par le conseiller d'Etat actuel de Sewastianoff. — A. BONNETTY : *le Livre de Marco Polo*, publié par M. G. Pauthier ; — quelques Documents historiques sur la religion des Romains, et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs, suite. — M. S. : Explication de quelques inscriptions hébraïques trouvées en Ecosse. — Bibliographie.

Annales franc-comtoises.

Avril. Comte DE MONTALEMBERT : saint Oswald et la renaissance chrétienne de la Northumbrie (an 634). — L. PINGAUD : Augustin Nicolas, maître des requêtes au parlement de Dole, et son livre sur la torture. — Marquis Terrier DE LORAY : Etat de la société chrétienne au 1er siècle, vérifié par les récentes découvertes du cimetière de Domitilla. — BABEY : Intronisation de l'archevêque Cl. de la Baume, et publication du concile de Trente à Besançon (1571). — L'abbé GUIBARD : les Cryptes de l'église métropolitaine de Saint-Jean (à Besançon). — F. MAHON : l'Epreuve, conte chinois. — Comte DE VAULCHIER : Chronique.

Archives théologiques.

Avril. P. BÉLET : sur la Suppression des templiers, suite. — Th. BELAMY : la Saint-Barthélemy ; — l'Eglise en Californie ; — les *Mémoires du cardinal Consalvi*, suite. — P. BÉLET : Bibliographie. — Lettres de Mme Swetchine, suite.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

Avril. Jurisprudence : Eglises, travaux, direction — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de mai. — Actes officiels. — Cultes protestants : pétition et rapport au sénat ; délibération.

Mai. Cultes protestants : pétition et rapport au sénat ; délibération, suite. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de juin. — Jurisprudence : Eglises, cloches, propriété.

Collection de précis historiques.

1er mai. Louis OPPEPIN : le Retour du mois de Marie, poésie. — Le capitaine Daufresne DE LA CHEVALERIE : les Fleurs de Marie, poésie ; — Notre-Dame de Luxembourg. — Le P. J. DE SMET : le Frère Jean de Bruyn parmi les Osages. — Œuvre des processions. — Chronique religieuse. — Petits faits d'Italie.

15 mai. Daufresne DE LA CHEVALERIE : la Couronne et l'enfant, poésie. — Zèle et mort d'un serviteur de Marie, surnommé *le pauvre prêtre*. — Bref pontifical pour la fondation d'un collége d'écrivains de la Compagnie de Jésus à Rome. — Questions sur le Chemin de la croix. — Chronique religieuse. — Variétés scientifiques.

Conférences diocésaines.

Mai. Ecriture sainte : Etude critique

sur les saints Evangiles, 2e article; sur les Epîtres de saint Paul.— Théologie dogmatique : de la Grâce, 2e article; Démonstration de la religion chrétienne. — Théologie morale : de la Loi naturelle; de la Loi en général; du Décalogue; des Actes humains; du Probabilisme; de la Charité; du Péché. — Droit canonique : de l'Approbation et de la juridiction dans le confesseur; du Sceau sacramentel; des Droits de l'Eglise relativement à l'éducation de la jeunesse.

Supplément : Droit canonique : de la Tonsure; de la Lecture des livres hérétiques.— Histoire ecclésiastique : Etude préliminaire sur l'histoire, 3e article; Exposé historique du gnosticisme; Exposé historique de l'eutychianisme; Exposé et réfutation des erreurs de P.-M. Vintras.— Administration temporelle des paroisses : des Paroisses, succursales, vicariats, chapelles et annexes.

Correspondant.

25 avril. A. DECHAMPS : la Question allemande. — Ch. DE MONTALEMBERT : saint Augustin de Cantorbéry.— A. CALMON : le Baron Louis. Ses principes en finances. — Victor DE LAPRADE : Philosophie de la musique.— Louis JOUBERT : Alice, suite.— E. MILLER : Souvenirs du mont Athos. — Justin AMÉRO : l'Esprit nouveau en Angleterre. L'agitation contre l'observation du dimanche. — Flavien HUGONIN : *Histoire du dogme catholique pendant les trois premiers siècles de l'Eglise et jusqu'au concile de Nicée*, par Mgr Ginoulihac— P. DOUHAIRE : Revue critique. — Léon LAVEDAN : les Evénements du mois.— Alfred DE COURCY : les Assurances sur la vie.

Enseignement catholique, journal des prédicateurs.

Mai. Le P. HYACINTHE : Conférences de Notre-Dame, avent 1865, suite. — Le P. MINJARD : la Veuve de Naïm.— L'abbé DE PLACE : Souvenirs d'une neuvaine à sainte Anne, suite.— L'abbé GAUREL : l'Eucharistie. — L'abbé MORISOT : Fête de l'Ascension. — Le P. ELYSÉE-MARIE : Dévotion à Marie.— Le P. GÉRARD : Bonté de la très-sainte Vierge.— L'abbé MEYRANX : Grandeur de l'homme par sa foi et sa participation à la sainte eucharistie.— Le P. JANNI : l'Ennui. — L'abbé DU CHESNE : Inauguration du marché Saint-Maur.

Etudes religieuses, historiques et littéraires, par des Pères de la Compagnie de Jésus.

Mai. A. MATIGNON : les Doctrines de la Compagnie de Jésus sur la liberté. Le probabilisme, suite. — Florent DUMAS : un Complot papiste sous Charles II. — Ch. CLAIR : la Maladie du doute à notre époque.— L'abbé A. LE HIR : Examen critique d'un livre intitulé : *les Apôtres*, par E. Renan. — D. GUCHEN : les Mariages indiens. — Bibliographie.

Journal des jeunes personnes.

Mai. Mlle Julie GOURAUD : Causerie.— Mme Augustine RÉMY : Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre. — Antonin RONDELET : une Tache d'encre sur le parquet, nouvelle, 2e partie.— La comtesse DE MIRABEAU : le Mariage de Gilbert. — Gaston DE MONTEAU : Revue littéraire.— Mlle Marie d'HERVILLE : Chronique parisienne. — Mme AgnèsVERBOOM : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de confection d'été;— Planche double de broderies et travaux à l'aiguille; — Planche double de patrons; — Planche de lingerie; deux morceaux de musique.— Aquarelle.

Journal historique et littéraire (de Liége).

Mai. Journal historique du mois de mars. — *Jésus-Christ, étude sur sa vie et sa doctrine dans leurs rapports avec l'histoire de l'humanité*, par le docteur J.-N. Sepp. — Mémoire justificatif du cardinal-archevêque et des évêques de la province ecclésiastique de Malines, concernant leur refus de concourir à l'exécution de la loi du 19 décembre 1864 (relative aux bourses d'études).— *Le Prêtre hors de l'école*, par M. Ed. Ducpetiaux.— *Henri Perreyve*, par A. Gratry. — Des Causes de la confiance dans le maintien de la paix en Europe.—Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue britannique.

Avril. De la Douleur chez l'homme et chez les animaux. — Souvenirs de Java. — Souvenirs d'un cadet de grande maison (sur la cour et la ville, la vie de château, les clubs, les salons, etc.).—Une Année à travers l'Arabie, 6e et dernier extrait.— Le Fer chez les anciens et chez les modernes.— La véridique Histoire d'un petit gueux. — La Colombe dans le nid de l'aigle, suite.— Correspondance d'Allemagne, d'Italie, de Londres.— Chronique et bulletin bibliographique.— Pensées diverses.

Revue catholique (de Louvain).

Avril. *Droit public de l'Eglise et des nations chrétiennes*, par G. Audisio, *trad. de l'italien* par M. le chanoine Labis, 2e article. — J. M. : de l'Exemption du service militaire accordée aux ministres de la religion et aux etudiants en théologie, suite.— A.-V.-W. : *In S. Gregorii et Origenis scripta et doctrinam nova recensio cum appendice*, per Aloysium Vincenzi. — Deux Gloires de l'Eglise d'Afrique : saint Cyprien et Clément d'Alexandrie.— L'abbé LABIS : le Chemin de la croix. — Statuts de la société pour le moulage et la reproduction d'objets d'art religieux.— Bulletin bibliographique.—Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

formes plus variées, une existence plus active. Parmi les animaux qui composent cet embranchement, il n'en est pas de plus propres à captiver nos regards que les gastéropodes, habitants et artisans à la fois des riches et splendides coquillages où la nature semble se jouer en mille nuances plus ou moins douces ou éblouissantes, en mille formes plus ou moins simples ou capricieuses, qui ont valu à quelques espèces les noms de volute, mitre, olive, casque, harpe, triton, fuseau, etc. — Mais les mollusques dits acéphales nous sont plus utiles; les uns, comme l'huître et la moule, sont tributaires de nos tables; d'autres, comme la pintadine, élaborent silencieusement dans les profondeurs de l'océan la perle et la nacre, dont notre luxe sait tirer un si heureux parti. En revanche, nous trouvons un véritable ennemi dans les rangs de ces mêmes acéphales, c'est le taret, qui, pour se nourrir, sillonne de galeries en tous sens les bois les plus durs plongés dans l'eau, redoutable mineur, capable de couler à fond les vaisseaux et de démolir les digues opposées à l'envahissement de la mer, comme cela s'est vu en Hollande, au commencement du XVIIIe siècle.

M. Figuier s'est fait, comme vulgarisateur, un nom que cette publication nouvelle ne démentira pas. Il s'est inspiré ici des savants ouvrages de Cuvier et de MM. Milne-Edwards, de Blainville, Sander Rang, Chenu, en les dégageant de tout l'appareil scientifique qui les rend inabordables à tant de lecteurs. On remarquera avec satisfaction que, tout en demandant aux belles découvertes de la science moderne le secret de beaucoup de phénomènes qui semblent tenir du merveilleux, il ne manque pas d'en tirer de hauts motifs d'admiration pour la sagesse du créateur, et qu'il reconnaît d'ailleurs franchement que l'œuvre de Dieu a des profondeurs insondables et des côtés absolument mystérieux. « De quelles illusions, dit-il, ne nous berce « pas la fureur des savants qui veulent tout expliquer, et qui ne savent « pas confesser de temps à autre notre complète ignorance de bien « des secrets de la nature (p. 132). »

A côté des grands travaux de science proprement dite, l'auteur a cité fréquemment des ouvrages empreints d'une science plus mondaine, tels que *le Monde de la mer*, de M. Frédol, *la Mer*, de M. Michelet. Enfin les poëtes lui ont fourni quelquefois et fort à propos de gracieuses citations; nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'en trouver ici un échantillon emprunté au fabuliste Arnault :

Sans ami comme sans famille,
Ici-bas vivre étranger;

Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul remplir sa maison ;
En sortir suivant la saison
Pour faire à son voisin les cornes ;
Enfin, chez soi comme en prison
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'*égoïste*
Et celle du *colimaçon*.

A. Vissac.

167. **LA VIE** *et* **LES ŒUVRES** *de Marie* Lataste, *religieuse coadjutrice du Sacré-Cœur, publiées* par M. l'abbé Pascal Darbins, *avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire* ; — 2e *édition, revue avec le plus grand soin et collationnée sur les manuscrits ; précédée d'une nouvelle Vie*, par une religieuse du Sacré-Cœur ; *augmentée d'une introduction sur les révélations privées, et de notes théologiques composées par* deux pères de la Compagnie de Jésus. — 3 volumes in-8° ou in-12 de xl-404, 404 et 434 pages (1866), chez A. Bray ; — prix : in-8°, 18 fr.; in-12, papier ordinaire, 10 fr. 50 c.; papier vélin, 14 fr.

168. **VIE** *de Marie Lataste, détachée du premier volume de la Vie et les œuvres, avec les lettres concernant la vie de Marie Lataste*, par une religieuse du Sacré-Cœur. — 1 volume in-12 de iv-122 pages (1866), chez le même éditeur ; — prix : papier ordinaire, 1 fr. 50 c.; papier vélin, 2 fr.

Livre vraiment prodigieux ; livre unique, pouvons-nous ajouter, si, voulant le comparer à d'autres du même genre, nous l'étudions à la fois en lui-même et dans son auteur. Dieu, qui, dans ses révélations privées, s'est communiqué d'une manière plus abondante et comme de préférence à des femmes, a dicté des choses admirables aux sainte Hildegarde, sainte Gertrude, sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, etc. ; mais ces femmes, appartenant presque toutes aux premières classes de la société et pourvues d'une belle éducation, offraient aux dons célestes une nature riche et bien préparée. Ici, rien de semblable. « Je suis une humble et pauvre fille « de la campagne, ne sachant autre chose que ce que ma mère m'a « enseigné ; or, toute ma science, dans l'ordre de la nature, consiste « à savoir lire, écrire, manier l'aiguille et tourner le fuseau (t. II, « p. 5). » Ainsi s'exprime Marie Lataste au début de ses révélations ; et elle ajoute que, dans l'ordre surnaturel, sa science a longtemps consisté dans la seule connaissance des principales vérités du salut, apprises dans son enfance de la bouche de sa mère encore, puis de l'enseignement de son curé. Y a-t-elle suppléé dans la suite, et s'est-

elle instruite elle-même? Ailleurs, elle envoie à son directeur le catalogue complet des livres qu'elle possède ou qu'elle a lus (t. I, p. 360); or, à part la sainte Ecriture. d'où une pauvre villageoise sans théologie ne pouvait tirer des vues si sublimes, ces livres sont tous fort communs et ne renferment rien d'une telle doctrine. — Dira-t-on, — et nous avons entendu soulever ce doute absurde, — qu'elle a peut-être reproduit quelque manuscrit inconnu, laissé dans sa pauvre chaumière, pendant la révolution, par quelque saint Thomas ignoré? Mais, pour jeter, comme elle a fait, la doctrine pillée dans le cadre harmonieux de ses visions, dont elles ne peuvent se détacher, il faudrait imputer à cette petite paysanne de vingt ans un tour de force dont nos plus habiles mystificateurs littéraires seraient à peine capables. D'ailleurs, en dehors de ses traités, de son cours de théologie, si nous osons dire, traités et cours auxquels seuls une telle supposition serait tout au plus applicable, nous avons d'elle un assez grand nombre de lettres doctrinales qui sont bien son œuvre propre et personnelle, et qui, toutefois, sont en parfaite harmonie avec tout le reste. Notons enfin qu'en dehors de ce qu'elle appelle ses révélations, et lorsqu'elle cesse d'écrire, comme elle dit, sous la vue ou sous la dictée de Jésus, elle est digne encore et toujours convenable, mais d'une extrême simplicité, et ne s'élevant jamais au-dessus du niveau d'une intelligence et d'une instruction fort ordinaires.

Qu'on ne s'y trompe donc pas : nous ne sommes point ici en présence d'un génie phénoménal. Le phénomène, quel qu'il soit, est d'un autre ordre que l'ordre naturel ou littéraire. On ne se tirerait pas mieux du problème en recourant à quelqu'un de ces états exceptionnels, particulièrement chez les femmes, qu'on désigne par le nom d'hallucination ou par quelque autre nom moins décent : l'hallucination ne produit jamais une telle suite de si hautes doctrines; elle ne produit jamais ni la vérité, ni la sainteté. Or, la vérité est là, la sainteté aussi, dans le haut enseignement et dans l'humble personne qui enseigne. Car, ne l'oublions pas, — et ceci coupe court à toute accusation de supercherie et de tromperie, — Marie Lataste était une sainte, ainsi que l'ont appelée tous ses directeurs, puis les religieuses chez qui elle a fini obscurément sa courte vie.

Née dans un petit village des Landes, le 21 février 1822, elle n'est jamais, *comme elle nous* l'a dit, allée aux écoles, et elle n'a eu d'autre maîtresse que sa mère, qui, orpheline à dix ans, avait dû

interrompre aussitôt son modeste cours d'instruction. Devenue grande, elle est immédiatement appliquée à la garde des troupeaux ou aux soins domestiques, à peine entrecoupés par ses exercices religieux ou par quelques pieuses lectures. Dans cette ombre, sa sainteté éclate; du milieu de ces travaux humbles et grossiers, elle monte au sommet de la vie contemplative. D'abord, elle s'était contentée de la méditation douce des vérités du salut, où son esprit et son cœur trouvaient leur repos et leurs délices. Mais, ajoute-t-elle, « peu à peu la lumière « a grandi comme celle d'un vaste foyer où l'on met du bois sur du « bois, et dans lequel un vent impétueux souffle de tous côtés. C'est « le Sauveur Jésus, lumière du monde, qui a été celle de mon âme; « il m'a élevée comme une mère élève sa fille, avec patience et per- « sévérance; si je sais quelque chose de plus aujourd'hui, c'est « à lui que je le dois, je tiens tout de lui (t. II, pp. 5, 6). » Elle parle à son directeur de ses visions, et reçoit l'ordre de les écrire. La voilà bien embarrassée. Tout lui fait défaut, la main, le temps, l'expression. Elle n'a jamais tracé, et encore péniblement, que quelques notes de ménage, et il lui faut écrire des volumes. Puis, toute sa journée est prise, et c'est la nuit seulement, tant pour ne rien enlever aux travaux du jour que pour échapper aux regards indiscrets, qu'elle peut prendre la plume. Mais comment s'exprimer? Voilà la difficulté suprême. Elle ne parle que le gascon et n'a jamais écrit en français. De plus, ce n'est pas d'un français, d'un langage vulgaire qu'elle a besoin, et tel qu'elle en a pu recueillir quelques mots soit dans les conversations, soit dans ses rares lectures; mais d'un français élevé comme son sujet, d'un langage à la fois large et net, ondoyant et précis, coloré et rigoureux, comme il convient aux merveilleux tableaux qu'elle a à rendre, aux dogmes théologiques qu'elle a à exprimer. Aussi, au début de son œuvre elle prend sagement ses précautions et nous dit : « Je dois « faire remarquer dès ce commencement, que je ne puis exprimer « tout ce que Jésus m'a dit, tout ce qu'il lui a plu de me montrer, « tout ce qu'il a voulu me faire sentir. Jésus est vraiment la parole « de Dieu, et tout est parole en lui. Ce n'est point seulement quand « il parle que je l'entends; je l'entends aussi et le comprends dans « son regard, dans son maintien, dans ses marques d'affection, de « près, de loin, au ciel, sur la terre, dans mon cœur, partout. Cette « parole n'est point comme la parole de l'homme; voilà pourquoi la « parole des hommes est insuffisante pour exprimer la parole de Jé-

« sus; je tâcherai pourtant de l'exprimer de mon mieux, et aussi bien « qu'il me le permettra (ibid., p. 11). » Elle revient à plusieurs reprises sur cette idée : « Je ne sais trop comment je pourrai m'ex« primer et dire des choses que j'ai entendues sans qu'on proférât « une parole, et qui étaient bien plus l'effet d'un éclat de lumière « que de voix clairement et distinctement articulées... Ce n'était « point une parole parlée que j'entendais, mais je comprenais mieux « qu'en entendant l'homme le plus savant et le prédicateur le plus « distingué. C'était une parole sans voix et une voix sans parole, et « je n'ai point de parole pour exprimer cette voix, ni de voix pour « rendre cette parole (t. III, pp. 334-336). »

C'est surtout dans ce qu'elle appelle le « tabernacle admirable « (ibid., p. 331) » où son âme se retire avec Jésus et reçoit ses plus précieuses faveurs, qu'elle a de ces communications à la fois ravissantes et inexprimables. Mais elle en sort instruite, illuminée, « comme pendant le jour, dit-elle, son œil reçoit et conserve la lu« mière du soleil, comme son oreille reçoit et conserve, autant que « cela est nécessaire, les paroles prononcées qu'elle entend. Les in« structions de Jésus se gravent aussi facilement en elle que l'em« preinte des doigts de sa main sur une cire molle (ibid., p. 313). » Comment tout cela s'opère-t-il en elle? elle ne le sait point et s'en inquiète peu. Elle se soumet humblement à la volonté de Dieu pour le ressentir, et à la volonté de son directeur pour l'exprimer suivant son pouvoir. Car en elle on trouve essentiellement ces deux caractères des communications célestes : l'humilité et l'obéissance. Elle a écrit elle-même une lettre doctrinale sur les « signes auxquels on recon« naît l'esprit de Dieu dans les visions ou les révélations (ibid., « p. 321). » Cette lettre lui est de tous points applicable. Elle n'a parlé, elle n'a écrit que par obéissance, et non par vanité ou par orgueil; elle n'a parlé qu'à son directeur, et cela par obéissance encore, taisant à tout autre les faveurs dont elle était l'objet, et gardant dans son cœur la conviction sentie que par elle-même elle ne savait rien, et qu'elle tenait tout de Dieu (ibid., p. 275). — C'est dans les premiers mois de 1842 que paraissent avoir commencé ses visions, — du moins la première date apposée sur ses écrits est le 15 février, — et elles ont probablement cessé à la fin de 1843 ou au commencement de 1844. C'est donc pendant deux années à peine, et en n'y employant que quelques heures de nuit, que cette villageoise de vingt ans a écrit une œuvre qui aurait pu remplir la vie d'un théologien. A

partir de 1844, nous n'avons plus d'elle qu'un petit nombre de lettres, utiles à son histoire, mais étrangères à l'ordre d'idées où elle avait précédemment vécu. C'est qu'alors sa vocation était fixée, sa mission remplie. Le 10 mai 1844, elle entrait au Sacré-Cœur de Paris comme sœur coadjutrice, et, *trois ans après jour pour jour*, le 10 mai 1847, âgée de moins de vingt-six ans, elle mourait à Rennes, sœur coadjutrice encore, sans que jamais, durant ces trois années, pas même une seule fois, elle eût dit le moindre mot de ses révélations, et essayé par là de se redresser à ses yeux et aux yeux des autres dans l'abaissement des humbles fonctions d'infirmière ou de portière, auxquelles l'ignorance du don de Dieu en elle l'avait condamnée. Ses supérieures, tout en la regardant comme une sainte, n'ont jamais soupçonné le trésor qu'elles avaient en elle, et n'ont rien su de ses œuvres que par leur publication ; et Dieu, veillant sur l'humilité de sa petite servante Marie, — comme elle aimait à s'appeler, — jusqu'au delà du tombeau, a permis qu'on négligeât de marquer de la plus simple croix le coin de terre où elle repose, en sorte qu'elle est plus cachée encore et plus ignorée dans la mort que dans la vie ! Mais, morte, elle éclate néanmoins par ses vertus qui la font vivre au ciel, et par ses œuvres qui la feront vivre sur la terre.

Ses vertus, on les lira dans sa vie, écrite simplement et pieusement par la sœur d'un savant jésuite, dont l'humilité personnelle et l'humilité du sujet nous font une double loi de taire le nom. Ses œuvres, on les lira dans ces beaux volumes, qui vont remplacer si glorieusement pour la petite Marie l'humble monument oublié à Rennes sur ses restes mortels. — Quoiqu'elle n'ait jamais parlé de ses écrits, et qu'elle ne paraisse pas y avoir même songé après les avoir déposés, toujours par ordre, entre les mains de son directeur, M. l'abbé Pierre Darbins, vénérable ecclésiastique du diocèse d'Aire et oncle de leur éditeur, M. Pascal Darbins, elle avait eu le pressentiment de leur valeur et de leur destinée. En les achevant, elle crut entendre Notre-Seigneur lui dire : « Ma fille, c'est moi-même qui ai inspiré à votre « directeur de vous faire écrire ce que vous éprouviez et ce que vous « entendiez... Je veux me servir de vous comme d'un instrument, et « je rendrai votre nom illustre parmi les dévots au sacrement de mon « amour... Livrez et abandonnez vos manuscrits à celui qui vous « dirige en ce moment. C'est lui qui les conservera jusqu'à l'heure « que j'ai déterminée, et que je lui ferai connaître, pour les livrer aux « âmes qui me sont attachées comme à leur seul bien véritable ici-

« bas (ibid., p. 274). » Tout cela s'est accompli, comme tant d'autres choses qui lui avaient été annoncées sur sa vocation, sur diverses circonstances de sa vie et de sa mort. Ces écrits, les voilà publiés en temps opportun, et il nous reste à dire quelques mots de leur grandeur et de leur importance.

Nous l'avons dit, c'est tout un cours de théologie ; oui, sous une forme condensée, un cours *complet de théologie* dogmatique, morale, ascétique. Et, pour le prouver, il nous suffirait de transcrire ici la table des matières, où nous lisons ces titres ou ces idées : Dieu, la sainte Trinité, la création, rapports de Dieu avec les hommes, la prédestination expliquée par ce principe que Dieu a voulu que, dans l'éternité, une partie de l'humanité glorifiât sa miséricorde, et l'autre sa justice (t. II, pp. 53 et suiv.) ; — le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, lumière des esprits par sa divinité, et lumière des yeux corporels par son humanité glorieuse (ibid., p. 76), ses autres fonctions dans l'économie divine et les principaux mystères de sa vie ; — la sainte Vierge Marie, sa médiation et ses mystères, particulièrement sa conception immaculée et son annonciation. Et, ici, arrêtons le lecteur devant les deux tableaux de la sainte Vierge des pages 168 et 179, et invitons-le à les comparer avec la peinture célèbre de Dante dans son *Paradis*, et avec nous peut-être il se demandera si le grand poëte ici est bien Dante, si ce n'est pas la petite villageoise de Mimbaste. Arrêtons-le devant cette prodigieuse prophétie de la proclamation du dogme de l'immaculée conception, écrite environ trois ans avant l'élection de Pie IX : « Je veux que sur la terre cette vérité soit procla-« mée et reconnue par tous les chrétiens. Je me suis élu un pape, et « j'ai soufflé dans son cœur cette résolution. Il aura dans sa tête cette « pensée toujours, pendant qu'il sera pape. Il réunira les évêques « du monde pour entendre leurs voix proclamer Marie immaculée « dans sa conception, et toutes les voix se réuniront dans sa voix. « Sa voix proclamera la croyance des autres voix, et retentira dans le « monde entier. Alors, sur la terre, rien ne manquera à l'honneur de « ma mère (ibid., p. 174). » Suit l'annonce des cris de fureur de l'enfer, des persécutions de Rome et du saint siége : « Cette cité pa-« raîtra succomber pendant trois ans, et un peu de temps encore après « ces trois ans. Mais ma mère descendra dans la cité ; elle prendra les « mains du vieillard assis sur un trône, et lui dira : « Voici l'heure, « lève-toi. Regarde tes ennemis, je les fais disparaître les uns après « les autres, et ils disparaissent pour toujours. Tu m'as rendu gloire

« au ciel et sur la terre, je veux te rendre gloire sur la terre et au « ciel. Vois les hommes, ils sont en vénération devant ton nom, en « vénération devant ton courage, en vénération devant ta puissance. « Tu vivras, et je vivrai avec toi. Vieillard, sèche tes larmes, je te bé- « nis (ibid., p. 175). » Dans de semblables communications faites à Pie IX, n'aurions-nous pas le secret de la sécurité céleste du saint Pontife? — Nous ne sommes pas moins émerveillés devant le grand drame de l'annonciation (ibid., pp. 178-189), où tout se trouve, la scène du ciel et celle de la terre, et devant l'explication si neuve, si haute, du trouble de Marie et de la grande interrogation : *Quomodo fiet istud?* explication bien plus digne de la mère et du fils que les explications vulgaires. — Poursuivons, et sans nous arrêter désormais, faute de temps, notre rapide analyse. Suivent ces titres : les anges et les hommes; — devoirs des hommes envers Dieu; — de la religion en général, de la religion chrétienne en particulier; le chrétien et le prêtre; les grands actes de religion : confession, communion, prière; — les épreuves, les luttes et les consolations de la vie chrétienne; — la grâce, ses divisions, ses opérations, les dons du Saint-Esprit; — les vertus théologales et les vertus morales; — le péché et ses espèces; — les relations diverses des hommes, ou les devoirs des divers états, mariage, viduité, virginité, vocation religieuse; — les fins dernières, salut, mort, jugement, purgatoire, enfer, ciel; — le passé figure de l'avenir, ou explication allégorique de l'Ancien Testament. — Voilà ce qui, dans l'enseignement de Marie Lataste, forme corps ou suite de traités. Mais, comme elle avait reçu encore, dit-elle (t. III, p. 274), beaucoup d'autres instructions, elle les a consignées dans une vingtaine de lettres doctrinales (ibid., pp. 277-421), que l'éditeur, à ce titre, a placées à la suite du cours dont elles sont le complément, et séparées ainsi des soixante lettres biographiques (t. I, pp. 177-400), rangées à la suite de la vie. Plusieurs de ces lettres doctrinales ont la valeur du reste : telle la VII[e] (t. III, p. 303), sur l'union de l'âme avec le corps, qui est tout un traité de psychologie philosophique et chrétienne; telles encore les lettres XII-XV (ibid., pp. 334-360), sur Jésus en croix, révélation de ce grand mystère au-dessus de laquelle il n'y a rien.

La forme, dans ces écrits, est aussi étonnante que le fond. Dans les descriptions, dans les tableaux, il y a abondance, richesse, poésie; dans les expositions doctrinales, netteté, fermeté et précision merveilleuse; tellement qu'il a suffi d'une douzaine de notes théolo-

giques pour ramener à l'exactitude et à l'orthodoxie quelques expressions qui, d'ailleurs, pouvaient s'expliquer par le contexte ou par l'ensemble de la doctrine. Ces paroles inexactes n'ont pu, évidemment, être dictées par Notre-Seigneur ; et c'est sur ce point qu'il faut renvoyer à la dissertation du P. Toulemont *sur les Révélations privées* (t. I, pp. xi et suiv.), où l'on explique, d'après les plus savants théologiens, et particulièrement d'après Benoît XIV, comment ces révélations, même réelles, même chez les saints, ne sont pas toujours exemptes des erreurs qu'y peut mêler l'esprit propre, ou même le démon, tandis que les révélations *universelles*, devant être acceptées et crues de tous, sont préservées, par l'inspiration divine et par une assistance spéciale de l'Esprit-Saint, de tout élément mensonger. — Du reste, nous n'entendons pas nous prononcer sur la vérité ou la nature des révélations auxquelles les écrits de Marie Lataste se rapportent, comme à leur origine. Simple prêtre, nous ne pouvons pas aller plus loin que Mgr l'évêque d'Aire, dont l'approbation se renferme dans ces limites et ces expressions. Aller au delà n'appartient qu'à l'Eglise. Nous engageons seulement les lecteurs chrétiens à se tenir en garde contre cette répugnance au surnaturel, peste de notre siècle que nous respirons malgré nous, et à se rappeler que souvent, dans les relations de l'âme avec Dieu, le miracle offre l'explication la plus raisonnable, — nous allions dire la plus *naturelle*. U. MAYNARD.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 mai au 15 juin 1866.

Annales de philosophie chrétienne.

Avril. L'abbé CARRÉ : Lettres à un jeune homme sur l'enseignement de la philoso- dans les maisons d'éducation, suite. — Gabriel DE CHAULNES : *le Gouvernement des papes et les révolutions dans les Etats de l'Eglise, d'après les documents authentiques*, par M. Henri de l'Espinois. — A. BONNETTY : quelques Documents historiques sur la religion des Romains, et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs, suite; — *Histoire de Jésus-Christ d'après la science*, par M. Adrien Péladan; — *Voyage en terre sainte*, par M. de Saulcy, 3e article. — *La Stratégie de M. Renan, œuvre posthume de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan.* — Nouvelles et mélanges. — Bibliographie.

Annales franc-comtoises.

Mai. L'abbé DÉSORGES : la Critique et la folie, ou les Apôtres de M. Renan. — L'abbé BESSON : une nouvelle Brochure maçonnique. — H. DE CHARDONNET : Edmond Bour. — J. MOREY : Souvenirs d'un déporté. — Vicomte CHIFFLET : Besançon dans 70 ans, suite. — L'abbé BESSON : *la France héroïque*, par M. Bathild BOUNIOL. — Comte DE VAULCHIER : Chronique. — Louis MAURICE : le Nom de Marie, sonnet.

Archives théologiques.

Mai. Th. BELAMY : les Congrégations romaines à propos de Galilée. — DE MONTIGNEZ : de la Lecture de la Bible en langue vulgaire. — Th. BELAMY : le Catholicisme à Genève. — P. BÉLET : Prologue de

l'Evangile de saint Luc.— Lettres de Mme Swetchine, suite.— Bibliographie.

Collection de précis historiques.

1er juin. LEROUX : Lettre sur l'enseignement des humanités en Belgique vers la fin du XVIIIe siècle. — Traits de Lamoricière, suite. — Nécrologie.

15 juin. Intercession de saint Louis de Gonzague. — Première fondation des carmélites à Anvers par la vénérable Anne de Saint-Barthélemi, et autres faits relatifs à cette servante de Dieu.— LEROUX : Lettre sur l'enseignement des humanités en Belgique vers la fin du XVIIIe siècle, suite et fin.— Note sur Monulphe, Frédéric et Xavier Burtin.— Chronique religieuse.— Petits faits d'Italie.— Bulletin bibliographique.

Conférences diocésaines.

Juin. Ecriture sainte : Canonicité et inspiration des livres saints; Etude sur le 1er chapitre de la Genèse; sur l'Exode. — Liturgie : du Baptême.— *Administration spirituelle des paroisses* : de la Vigilance pastorale.—*Histoire ecclésiastique* : Etude préliminaire sur l'histoire en général, suite et fin. — Théologie morale : 3e Précepte du Décalogue.

Correspondant.

Mai. Comte DE CHAMPAGNY : les Etudes de l'âge mûr. — A. AUDIGANNE : une Société coopérative d'ouvriers dans les montagnes du Bugey. — Mme Elisabeth SOLVET : Saint-Evremond.— Louis JOUBERT : Alice, suite. — François LENORMANT : Voyage au volcan de Santorin. — Le P. Adolphe PERRAUD : Discours sur l'histoire de l'Eglise. — Léon LAGRANGE : Salon de 1866.— Victor DE LAPRADE : la Guerre, iambe. — FOISSET : *les Réhabilitées*, par le P. Lataste. — P. DOUHAIRE : Revue critique.— Léon LAVEDAN : les Evénements du mois.— Mgr l'EVÊQUE D'ORLÉANS : Lettre sur la révolution française.— Bulletin bibliographique.

Enseignement catholique, journal des prédicateurs.

Juin. Le P. HYACINTHE Conférences de Notre-Dame, avent 1865, analyses et extraits, suite. —Mgr AMANTON : saint Pierre. — Le P. HENRY : Pater noster. — L'abbé GAUREL : sur les Nécessités des pauvres. — Le P. MINJARD : la Samaritaine. — Le P. LEFEBVRE : Souvenir d'une retraite. — L'abbé DE PLACE : Souvenirs d'une neuvaine à sainte Anne, suite.— L'abbé DAVIN : la Consécration de l'église d'Argenteuil, le 22 avril 1866. Extrait du discours sur la sainte Tunique.

Etudes religieuses, historiques et littéraires, par des Pères de la Compagnie de Jésus.

Juin. P. TOULEMONT : le Schisme anglican et l'Eglise des premiers siècles. — P. Ch. CLAIR : les Dames de l'hôtel de Nevers et les bourgeoises de Saint-Merry, 2e article.— L'abbé A. LE HIR : les Apocalypses apocryphes publiées par M. Tischendorf. — P. J. GAGARIN : les Missionnaires catholiques en Géorgie.— P. G. LONGHAYE : le Style hypocrite, épître au R. P. C. C.— P. E. MARQUIGNY : l'Edition nouvelle des œuvres de Bossuet.— Bibliographie.

Journal des jeunes personnes.

Juin. Mlle Julie GOURAUD : Causerie.— Adolphe ARCHIER : Souvenirs d'Italie. Turin.— Antonin RONDELET : une Tache d'encre sur le parquet, nouvelle, 3e partie. — Elie SORIN : Histoire de la peinture, suite. La peinture au moyen âge en Italie.—Etienne MARCEL : le petit Pied de la reine Edwige, tradition du XIVe siècle.— Mlle A. DE MONTGOLFIER : l'Inflorata.— Mlle Marie d'HERVILLE : *Chronique parisienne*.— Mlle Agnès VERBOOM : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes coloriée;—Planche de broderies et travaux à l'aiguille; — Planche de patrons; — Planche de tapisserie noire; — Planche de crochet; — Planche de tapisserie coloriée.

Journal historique et littéraire (de Liége).

Juin. Journal historique et littéraire du mois d'avril.— Discours de M. Thiers dans la séance du corps législatif français du 3 mai 1866. — *Les Partis en Belgique et le nouveau règne, étude politique*, par M. A. Dechamps.— De la dernière chance en faveur de la paix européenne. — Loi relative à la mendicité, au vagabondage et aux dépôts de mendicité. — Arrêté royal du 29 mars 1866, *en exécution de la loi du 6 mars* sur la mendicité. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue britannique.

Mai. L'Autriche. — Emile JONVEAUX : la Légende des inventeurs, suite. François Cavé.— Arminius VAMBERG : Scènes et tableaux du monde asiatique. La vie de tous les jours à Bukhara. — La Peinture à fresque moderne. — Adolphe DE CIRCOURT : l'Historien Prescott, sa biographie par George Ticknor.— La Colombe dans le nid de l'aigle, 4e extrait.— La véridique Histoire d'un petit gueux, 2e extrait. — Correspondances d'Allemagne, d'Italie, de Londres.— Nouvelles des sciences.—Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

Revue catholique (de Louvain).

Mai. Mgr LAFORÊT : Discours prononcé après le service funèbre célébré pour le repos de l'âme de M. l'abbé J.-B. David, professeur honoraire de la faculté de philosophie et lettres.— *Droit public de l'Eglise et des nations chrétiennes*, par G. Audisio, *trad. de l'italien* par M. le chanoine Labis,

pour l'instruction religieuse des enfants, avec le mandement du cardinal PATRIZI *qui prescrit l'usage de ce livre; — ouvrage traduit de l'italien,* par M. l'abbé J.-H. R., chanoine honoraire, curé doyen. — 1 vol. in-12 de 180 pages, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 50 c.

Missions (les quatre), par Mme la baronne A. Avignon DE NOREW. — 1 vol. in-12 de 188 pages, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 1 fr.

Les Romans honnêtes.

Monastères (les) *bénédictins d'Italie, souvenirs d'un voyage littéraire au delà des Alpes,* par M. Alphonse DANTIER.— — 2 vol. in-8° de 526 et 560 pages, chez Didier et Cie; — prix : 15 fr.

Mort (la) *des justes dans les diverses conditions de la vie chrétienne,* par M. l'abbé Joseph PERDRAU, du clergé de Paris. — 2 vol. in-12 de XXIV-386 et 514 pages, chez C. Douniol; — prix : 6 fr.

Mystères (les) *de l'*Evénement. *Son fondateur, ses rédacteurs,* par M. THADDÉE-PRUNGNATI. — 1 vol. in-8° de 30 pages, chez C. Douniol; — prix : 60 c.

Naturalistes (trois jeunes), par le capitaine MAYNE-REID; — *traduit de l'anglais* par M. Allyre BUREAU. — 1 vol. in-12 de 344 pages, nombreuses gravures dans le texte, chez J. Vermot; — prix : 2 fr.

Philosophie (la) *de Goethe*, par M. E. CARO. — 1 vol. in-8° de VIII-430 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Plaisirs *et profits de l'éleveur d'abeilles,* par M. le docteur J.-P. DES VAULX, ancien interne des hôpitaux. — 1 vol. in-12 de 180 pages, chez L. Lefort, à Lille, et chez J. Mollie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Préparation *à la confirmation et sainte réception de ce sacrement, opuscule contenant, par demandes et par réponses, l'instruction qu'il faut faire apprendre par cœur, le questionnaire ou examen des confirmands, l'exercice pour la confession, le cérémonial complet de la confirmation, des actes, des prières et des cantiques sur le Saint-Esprit,* par M. l'abbe Henri CONGNET, chanoine titulaire de Soissons. — In-18 de 36 pages, chez V. Sarlit; — prix : 15 c.

Principes *de plain-chant à l'usage des écoles,* par un MEMBRE DE L'INSTITUT DES PETITS-FRÈRES DE MARIE. — 1 vol. in-18 de XII-132 pages, chez Périsse frères et chez Briday, à Lyon, chez J. Lecoffre et chez V. Sarlit, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Problèmes. — *Le Miracle et le diable,* par le P. Marin DE BOYLESVE; — 2e *édition.* — In-18 de 34 pages, chez Félix Girard, à Lyon, et chez F. Bouquerel, à Paris; — prix : 25 c.

Ravageurs (les) *des forêts, étude sur les insectes destructeurs des arbres; à l'usage des propriétaires de parcs et de bois, régisseurs, agents forestiers, agents voyers, architectes, gardes particuliers, gardes forestiers, pépiniéristes,* etc., par M. H. DE LA BLANCHÈRE, élève de l'école impériale forestière, ancien garde général des forêts, etc.; — *illustré de 44 bois dessinés d'après nature, et suivi d'un tableau général de tous les insectes qui habitent les forêts de France.* — 1 vol. in-18 de 176 pages, chez J. Rothschild; — prix : 2 fr.

Réhabilitées (les), par le P. M.-Jean-Joseph LATASTE, des frères-prêcheurs.— In-8° de XII-76 pages, chez Mme veuve Poussielgue et fils; — prix : 1 fr. (Au profit de l'œuvre.)

Roman (le) *d'une cloche,* par M. Adolphe DE ROUVAIRE. — 1 vol. in-12 de 222 pages, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 1 fr.

Les Romans honnêtes.

Souvenirs *d'Ancône, siège de* 1860, par M. le comte DE QUATREBARBES, gouverneur de la ville et de la province. — 1 vol. grand in-8° de 298 pages plus 1 plan, chez C. Douniol; — prix : 5 fr.

Sylva Maria, ou *les Dunes,* par M. l'abbé MOULS, curé d'Arcachon, etc., 2e *édition.* — 1 vol. in-12 de 120 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

Tables décennales *de l'Année scientifique et industrielle,* par M. Louis FIGUIER. — 1856-1865. — 1 vol. in-12 de 200 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Terroriste (le), par M. A. DEVOILLE. — 1 vol. in-12 de 338 pages, chez J. Vermot et Cie; — prix 2 fr.

Veille (la sainte) *devant l'adorable eucharistie, nouveau Manuel très-complet de la dévotion au très-saint sacrement, spécialement destiné aux exercices de l'adoration perpétuelle de jour et de nuit,* par M. l'abbé Ant. RICARD, docteur en théologie, chanoine honoraire de Marseille et de Carcassonne. — 1 vol. in-32 de 220 pages, chez Mme veuve P. Chauffard, à Marseille, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 75 c.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons

surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

D.

E.

F.

N.

O.

P.

S.

T.

V.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.

C.

D.

ERRATA.

Page 98, *ligne* 38, prêtre, *lisez* pâtre.
— 129, 4, ne se reveilleraient, *lisez* ne se réveillent.
— 146, 13, entrer ni, *lisez* ni entrer.
— 368, 34, entre saint Paul; saint Luc, *lisez* entre saint Paul et saint Luc.